


BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

l'incunable

Montréal, 19^e année, n° 3
Septembre 1985

ISSN 0825-1746



 Ministère des
Affaires culturelles
Bibliothèque nationale du Québec

À l'époque de *La Patrie* quotidienne, Roger Duhamel, rédacteur en chef, en compagnie de Oswald Mayrand, directeur de la publication.

SOMMAIRE



Montréal — 19^e année, n° 3 —
Septembre 1985

Éditeur:
Jean-Rémi Brault

Directeur et rédacteur en chef:
Louis Chantigny

Adjoint au rédacteur en chef et
directeur de l'édition:
Louis Bélanger

Secrétaire à la rédaction:
Louise Lecavalier

Directeur de la photographie:
Jacques King

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement n° 1503
Dépôt légal — 4^e trimestre 1985
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 0825-1746

Reproduction autorisée des textes non
copyright, sur demande et mention de
l'auteur et de la source. **Les articles pu-
bliés n'engagent que leurs auteurs.**

L'INCUNABLE est publié trimestriellement. Il est distribué gratuitement à titre personnel. On peut se le procurer en adressant sa demande à la Bibliothèque nationale du Québec.
Service de l'édition
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6

	Pages
En Roger Duhamel, la littérature a perdu un fleuron irremplaçable <i>Jean Éthier-Blais</i> <i>Collaboration spéciale</i>	3
C'est fort injustement que certains reprochent à Roger Duhamel d'être passé d'un journal à l'autre <i>Willie Chevalier</i> <i>Collaboration spéciale</i>	6
Duhamel, l'Homme des grandes causes <i>Jean Drapeau</i> <i>Collaboration spéciale</i>	9
Lettre confidentielle à l'ami Roger <i>Robert Choquette</i> <i>Collaboration spéciale</i>	10
Cet homme accueillant qu'était mon père <i>Alain Duhamel</i> <i>Collaboration spéciale</i>	12
André Laurendeau à Paris, ou l'histoire de l'intellectuel <i>Louis Chantigny</i> <i>Secrétariat à l'information</i>	14
La marque d'imprimeur de Fleury Mesplet <i>Jean-Paul de Lagrave</i> <i>Collaboration spéciale</i>	23
De la sérénité de l'âge à celle des divinités de l'Inde <i>Serge Provencher</i> <i>Collaboration spéciale</i>	34
Quand le graphisme redonne des ailes à la poésie <i>Paul Gladu</i> <i>Collaboration spéciale</i>	36
Quand un grand poète rédige un remarquable récit <i>Gilles Archambault</i> <i>Collaboration spéciale</i>	39
Matériaux pour une sociologie de l'institution littéraire au Québec: le fonds B. Valiquette <i>Pierre de Grandpré</i> <i>Collaboration spéciale</i>	40
Victor Barbeau ou le combat pour l'esprit <i>Roger Duhamel</i> <i>Collaboration spéciale</i>	42
Le témoignage passionnant d'un grand du journalisme canadien <i>Cyrille Felteau</i> <i>Collaboration spéciale</i>	45

En Roger Duhamel, la littérature a perdu un fleuron irremplaçable

par Jean Éthier-Blais

Roger Duhamel en imposait. Il était grand et, souvent, dans une réception, dominant l'assemblée d'une tête, il paraissait immense. Il était fort. Dans un article, il reproche au duc de Windsor d'avoir vieilli maladroitemment, parce qu'il avait conservé, dans son vieil âge, la sveltesse de son adolescence.

Ce ne fut pas le cas de Duhamel, qui sut, tributaire du temps et de la bonne chère, donner à son squelette l'étoffe souhaitable. Ce géant avait une tête sympathique, au front dégagé, aux yeux proéminents, au nez qui rappelait son indéfectible attachement à nos rois Bourbons, au teint rosé, à la bouche souriante. Un homme bon et très intelligent, qui aimait l'ironie et savait en user, rieur, volontiers aux éclats, sachant écouter, sensible à la politesse, lui-même cérémonieux, ayant pris, avec l'âge et les distinctions, des manières de grand seigneur.

On s'étonnait parfois, en l'écoutant, de la qualité de sa voix, nasillarde et haut perchée, la voix de sa jeunesse qui refusait de le quitter. Elle rappelait celle du capitaine dans *l'Enlèvement de la redoute*. Il en avait fait un instrument de charme, ayant appris à exprimer non seulement sa pensée, mais aussi sa sensibilité, en sorte que cette voix fragile était devenue inséparable de ses atermoiements et n'en affirmait qu'avec plus de force, retrouvant pour énoncer la vérité, des accents graves qui surprenaient.

Un homme complet

Duhamel donnait l'impression d'être un homme complet. Je le revois à l'Académie, aux côtés de Michel Brunet et de tant d'autres. Il présidait notre Compagnie. Nos séances avaient lieu dans l'ancien Palais de

Justice. Duhamel entrait, s'arrêtait un court instant, afin de prendre la mesure de ses confrères, placide, confiant dans le destin ronronnant de nos lettres. Il se frottait les mains, jovial et, quelles que fussent les tempêtes, flattant les uns, interprétant la pensée des autres, imposant son autorité sans être jamais acerbe, nous ramenait tous gentiment sous les plis de son ample manteau.

À l'époque où Duhamel fut son président, l'Académie était une manière de club, qui permettait à des hommes d'horizons divers, réunis par l'amour des lettres, de se retrouver, d'échanger des propos qui parfois menaient loin, certains d'entre nous occupant de hautes fonctions administratives, d'autres pétrissant la bonne pâte des mots. L'ordre des discussions était aléatoire; les rubriques, vagues. Cette indécision dans la méthode, ainsi que l'absence d'ambition ubuesque, faisaient le charme de notre Académie. Elles provenaient d'une juste appréciation du rôle des hommes de lettres dans la vie de la Cité.

Nos dirigeants sont souvent des hommes qui n'ont pas le culte du livre. Duplessis fut le seul d'entre eux, par exemple, à être un collectionneur. Sous la houlette de Duhamel, les Académiciens figuraient un groupe d'hommes et de femmes revenus de beaucoup d'expériences, qui attachaient peu d'importance au dérisoire. Issus de Victor Barbeau, nous fuyions les entourloupettes administratives et les jeux inanes du pouvoir. La juste mesure des choses guidait notre action, ou l'absence d'icelle. Nous déplorions parfois, sur le mode ironique, que l'Académie ne tint pas un rôle plus éloquent dans les conseils (mais lesquels? et pourquoi?) tout en sachant que nos déplorations ne devaient se faire entendre que pour la forme. Il



Discours prononcé lors du 25^e anniversaire des Caisses Populaires de l'Ontario en 1970.

s'agissait d'un rituel que nous entonnions, comme le prêtre qui monte à l'autel se lave les mains. Le Président nous tendait aimablement les burettes.

Échos de notre Académie...

Sous prétexte de visites à faire, à Québec, à Ottawa, chez le Négus, pour demander un asile où loger nos archives et notre bibliothèque, nous faisons, amènes et heureux d'écrire des livres, le procès de notre milieu, chacun entrelardant le discours général d'anecdotes particulières. Qu'était-ce, sinon une catharsis? Nous avons appris à connaître les limites que tout pouvoir met d'office à sa générosité, le jour où Frégault, pourtant l'un des nôtres et sacré de quelque rite puisqu'il avait été le protégé de l'Abbé Groulx (cette épigonie sera sans doute son plus beau titre de gloire) nous avait refusé un subside que nous lui avons fait l'honneur de lui demander.

Nous avons hérité de Victor Barbeau ce besoin un peu hautain de nous tenir à l'écart et je retrouve, dans les récits que fait Amiel de conversations genevoises, l'écho de cet état d'âme et d'esprit, de cette forme de méditation animée, qui nous menait souvent à de beaux apophtegmes bien précis. À propos d'Alain Grandbois, Duhamel écrit: «*Que d'heures avons-nous passé... à deviser de tout et de rien, à marquer nos divergences, à inscrire nos espoirs.*» C'est tout à fait ça.

Duhamel eut cette chance merveilleuse de chevaucher plusieurs époques. Il naquit pendant la Première Guerre mondiale (1916), ce qui lui permit, Montréalais d'adoption, de faire ses études au Collège Sainte-Marie. L'époque se prêtait aux fermentations. Il appartient, par la force des choses, et l'évidence de son talent d'écrivain, à la première *Relève*. Il ne dérapa jamais dans l'anti-nationalisme, son esprit étant nuancé et son cœur digne. Son intelligence chercha tôt son originalité dans les écrits sublimes des autres. Il n'en faisait pas mystère, étant par définition un Jean-de-Saint-Thomas, un exégète, un interprète. Comment ne pas reconnaître que notre siècle, l'Abbé Groulx le recouvre de son ombre et qu'il porte son nom? Duhamel eût volontiers admis qu'il était une figure marquante du Siècle de l'Abbé Groulx. Mais cela, c'est une autre affaire.



Roger Duhamel, en rhétorique, au collège Sainte-Marie. (Photo Albert Dumas)

Par le truchement des Jésuites de Montréal, du Père Doncoeur, de Daniel-Rops, Duhamel pénétra vite au cœur de la littérature française. Il n'est jamais sorti de cette forêt magique, semblable à Merlin qu'entraîne au fond du souterrain la fée Viviane — et ces souterrains débouchent sur la haute mer! Duhamel, féru de désenchantement humain, préféra les classiques; mais il les aima tous, comme le constatera avec un soupir de satisfaction, tout lecteur d'*Aux sources du romantisme français*. Rien du pédant, voilà un lecteur avisé et sensible. Il écrit de Rousseau qu'il «...*aime pleurer sur des héros qui lui renvoient sa propre image.*» Et Duhamel de lire des écrivains afin de reconnaître dans leurs oeuvres la sienne idéalement futurible.

Que n'a-t-il lu?

Dans un cas comme le sien, on ne se demande pas; qu'a-t-il lu? Car la question qui vient immédiatement à l'esprit est: que n'avait-il pas lu? Mieux encore: quels auteurs relisait-il? Montaigne? Sainte-Beuve? Saint-Simon? Les poètes? Il parle peu des poètes. Sans doute sa nature intellectuelle ne le portait-elle pas vers eux. Il trouvait la poésie dans le mouvement de la vie sous sa forme événementielle, les destins personnels, le jeu de bascule qui fait les stars et les rois.

Très tôt, après des études de droit («comme à peu près tout le monde») Duhamel devint journaliste et critique littéraire. Une jolie sottise est de croire qu'on peut devenir critique littéraire en utilisant une grille, des formules à connotation magique et l'ennui des lecteurs. Ce ne fut, Dieu merci, jamais le cas de Duhamel. Il aimait comprendre dans sa totalité le texte qu'il lisait. Il fut toute sa vie conservateur bon teint, puisque notre société exigeait alors des hommes qu'ils prisent parti. La sensibilité, les idées politiques intervenaient dans ce choix, dans la mesure où elles ne tournaient pas le dos aux usages de famille. Duhamel était de la famille conservatrice parce qu'il ne souhaitait pas que le premier venu déchirât, pour satisfaire à des pulsions freudiennes primaires, la tessiture de notre nation. Je l'ai entendu lire un texte admirable protestant contre le rapatriement de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et contre l'imposition aux Québécois d'une constitution malsaine, à l'image de ses fauteurs. J'admirai la grandeur et le tragique de cette prestation. L'homme qui parlait avait vécu au milieu des honneurs, haut fonctionnaire, ambassadeur, écrivain célèbre. Alors que d'autres se terraient ou baisaient la frange du pantalon du prince, Duhamel servait humblement, vaillamment, la vérité.

Critique littéraire d'abord et essentiellement

Ce journaliste de métier, l'histoire des Lettres en fera un critique littéraire, d'abord. Nous avons une proverbiale faculté d'oubli. Duhamel a lu les ouvrages des Anciens, certes, mais plus près de nous, ceux de Jovette-Alice Bernier, de Paul Morin vieillissant et vieux, ceux de l'Abbé Groulx dans la plénitude de son génie. À l'Académie, il fut de la première phalange. Dans ses *Souvenirs* de 1958, *Bilan provisoire*, cet homme de mémoire dresse la liste des écrivains québécois qui lui ont donné cette joie intellectuelle à laquelle toute critique aspire: Grandbois, Michelle Le Normand, Léo-Paul Desrosiers, Ringuet, Hertel, Victor Barbeau, Harvey, Roquebrune, Marcel Dugas, Simone Routier, Groulx, Robert Choquette, Desrochers, Desmarchais. Beau processional!

Les fluctuations du goût rejettent sur le sable un Desrosiers; un grand vent de terre le remettra à flot. On a oublié Harvey; on le re-découvre à la faveur de l'anti-religiosité, que notre époque partage avec lui. Grandbois, dans son *Empyrée*, reste égal à lui-même. Les poètes de l'*Hexagone* se sont réclamés de lui. À quel titre? Desrochers est un plus puissant poète, Paul Morin, l'exemple suprême. Duhamel privilégie les écrivains qu'il a connus. Ils appartiennent tous à cette famille d'esprit qui voue à la langue française un culte de latrie. Sans jamais atteindre à ces hauteurs où la poésie devient, par cette alchimie qu'elle porte en elle-même, le chant mystérieux de l'existence (et que Paul Morin a tenté de définir dans *Ce que je dois à Shelley*) ils ont en commun d'être de nobles artisans du langage, depuis Dugas le mandarin jusqu'à Berthelot Brunet le pétaradant.

Roger Duhamel, dont la langue était souple et facile, attachait une grande importance aux règles. Il lisait non seulement avec ses tripes, mais avec son esprit. Et cet esprit s'affine, de telle sorte que Duhamel écrit de mieux en mieux, et que ce qu'il dit convient de façon identique à sa nature profonde. Il acquiert une extraordinaire liberté dans l'expression, où les idées reposent sur des arêtes qui sont des mots d'esprit ou des jugements à l'emporte-pièce; ici-même, il consacra à certains «écrivains» dont le parcours politique lui paraissait aussi mauvais que le style, des articles d'une rigueur et d'une cruauté qui relèvent de la magie. Il y avait en lui un satirique au fleuret, d'une grande délicatesse de touche, qui fait sursauter sans blesser, ou presque.

Avait-il une «grille»?

Avait-il un système critique? Sainte-Beuve en avait-il un? Duhamel évitait les étiquettes. Il parlait du principe qu'on naît critique, comme peintre ou chirurgien; que celui qui vit sous cette étoile, ne pouvant échapper à l'appel des livres et des jugements qu'ils entraînent, se formera en quelque sorte sur le tas. La critique, exercice littéraire, devient école de volonté. Duhamel attachait beaucoup d'importance (trop?) aux réactions que suscitaient chez les auteurs ses articles lorsqu'ils étaient défavorables. Et l'équanimité? Elle lui vint, mais il eut toujours du mal



Roger Duhamel lorsqu'il dirigeait Les Éditions LA PRESSE.

à comprendre que la faiblesse des auteurs piqués au vif lui en voulût de sa rigueur.

De sa plume, les livres se succèdent, presque inconnus du grand public. Des essais, de charmantes et rapides reconstructions historiques; Duhamel n'a jamais fait à son talent confiance totale. Il ne céda jamais aux blandices du roman, encore moins à celles de la poésie. Il n'aspira pas à la gloire de créer une oeuvre qui fût, défauts et qualités entremêlés, parfaitement à son image. Il est l'un de ces phénomènes, un homme dont l'exemple est aussi convaincant que l'oeuvre.

À seize ans, je lisais dans le *Devoir* de l'époque deux journalistes: Roger Duhamel et Frédéric Pelletier. À propos de celui-ci, je me demande pourquoi il n'est jamais venu à l'esprit de personne de redonner vie à ses textes,

qui formeraient une passionnante séquence consacrée à la vie musicale montréalaise.

Duhamel, lui, écrivait une histoire intellectuelle, participant à toutes les crises, présent à tous les carrefours, lorsque Charbonneau se dressa devant Mauriac, revendiquant une appartenance singulière à la terre d'Amérique; lorsque Borduas brava Duplessis et permit à ce vieil adversaire de faire un exemple, ce qui suffit pour que la classe intellectuelle se mette à ramper — et rampe encore!

Duhamel, homme d'ordre, a réclamé le renvoi de Borduas. Mais ce même homme d'ordre, et dans le même esprit de rectitude, condamnera les libertés prises avec la constitution. Il n'avait pas les mutations faciles, aussi n'est-il pas devenu homme politique; non, ce qui l'intéressait au premier chef, ce furent les lettres, ces témoins irrécusables de l'homme.

Il fut aussi professeur

Il fut aussi professeur. Je le connus sous ce déguisement à l'Université de Montréal, lorsque le chanoine Sideleau, Malherbe sous le bras, présidait aux destinées de la Faculté des Lettres. Je ne garde aucun souvenir de ce professeur d'il y a quarante ans, sinon qu'il fit paraître mon premier article, consacré à Paul Morin (tiens, comme on se retrouve!) dans l'*Action universitaire*. Il y avait là un clin d'oeil amical, un appel auquel je ne répondis que vingt ans après. Lorsque je collaborai à mon tour au *Devoir*, lorsque j'y repris la rubrique du Roger Duhamel de mon adolescence, je ressentis vivement l'honneur de lui succéder. Entre lui et moi, je ne voyais personne, tant sa marque avait été celle d'un lion.

Et le voilà qui est mort. On ne lira plus cette signature sous des commentaires de haute actualité, ou de basse, qu'il relevait de son esprit, de sa culture, de son amour de la vie. Je le regrette fort. Mais je me dis souvent que, par les temps qui courent, on ne vit que parce qu'on tient à la vie animale. Comme a fait Duhamel, ne vaut-il pas mieux se tourner vers le passé, lire Plutarque, Maine de Biran, Amiel, Maurras, Goethe, Montaigne, Chateaubriand, écrivains qui ont su chanter l'homme, ses hauts faits, ses détresses, ses amours, sa quête de l'irréversible et la monotonie sublime de la vie? □



Au journal *Le Canada* à l'été 1942. Première rangée, de gauche à droite: Maurice Huot; Adolphe Nantel; Robert LeMyre; Edmond Turcotte, rédacteur en chef; Willie Chevalier, directeur de l'information; M. Aubry, prote; Mme Gisèle Racicot, secrétaire de la rédaction; Roger Duhamel, éditorialiste; Fernand Lacroix. Deuxième rangée, troisième à gauche, Jean LeMoyné, alors réviseur de copie, aujourd'hui sénateur. À l'extrême-droite, deuxième rangée, Pierre Laporte, reporter, par la suite ministre dans le premier gouvernement Bourassa, et dont on connaît le sort tragique. À la droite de Laporte, Jean Vallerand, chroniqueur musical.

C'est fort injustement que certains reprochent à Roger Duhamel d'être passé d'un journal à l'autre

par *Willie Chevalier*

«Je ne crains pas non plus les reproches de mes amis morts. Pressés depuis longtemps par le dur oubli qui suit la mort, ce désir naturel à l'homme de n'être pas oublié par le monde des vivants leur ferait prêter l'oreille avec plaisir à l'ami qui va prononcer leur nom. Pour être digne d'eux, la voix de cet ami ne dira rien de faux, rien d'exagéré le moins du monde».

Stendhal

En Roger Duhamel, décédé le 12 août 1985, nous avons perdu l'un des meilleurs journalistes du Canada, un critique littéraire de grande classe et un écrivain racé.

De son vivant, certains lui reprochaient parfois d'être passé facilement

d'un journal à un autre et, plus précisément, lui, nationaliste avoué dès qu'il put s'exprimer publiquement, d'avoir débuté au quotidien *Le Canada*, propriété du Parti libéral. Désapprobation comique car les dirigeants du *Canada* n'étaient pas naïfs et connaissaient parfaitement les opinions de Duhamel qui ne les cachait d'aucune façon. Ils ne l'avaient pas employé par charité ni pour l'«acheter» mais simplement pour les services qu'il pourrait rendre au journal. Il n'était pas dans la nature du rédacteur en chef de l'époque de demander à un collaborateur d'écrire

le contraire de ce qu'il pensait. Ni dans celle de Duhamel de trahir ses convictions. S'il n'a évidemment pas combattu le Parti libéral au *Canada*, il ne s'en fit pas non plus le domestique. Ses articles portaient sur tout autre sujet que la politique du terroir, — ce que chacun peut vérifier en consultant la collection du *Canada* dans l'une de nos grandes bibliothèques publiques.

Un journaliste informé

Passant au *Devoir* en 1942, Duhamel y fut, bien sûr, «idéologiquement» plus à l'aise qu'au *Canada* mais il s'y occupa surtout de littérature, l'enri-

chissant d'une chronique des livres le samedi. C'est surtout à *Mont-réal-Matin* et, vers la fin de sa vie dans les colonnes de *l'Action nationale*, qu'il donna libre cours à ses talents de journaliste politique. Dans le quotidien précité, il était d'autant plus redoutable pour ses contradicteurs ou adversaires — confrères et politiciens — que la bonne humeur et l'ironie étaient ses armes favorites comme elles avaient été celles de Jules Fournier et Louis Francoeur. Ses commentaires de l'actualité à *L'Action nationale* et ailleurs, fruits d'une information sûre et constamment mise à jour, d'une grande expérience et d'une réflexion profonde, étaient d'un politologue (ou politicologue) chevronné, titre qu'il aurait d'ailleurs récusé, se voulant d'abord et surtout journaliste.

On soulignera qu'au début des années 30, à la mort du démocrate *World* de New York, dont il était le rédacteur en chef, le libéral Walter Lippmann accepta les offres du conservateur et républicain *Herald-Tribune* et son «syndicate» (agence de distribution de textes). Faut-il ajouter qu'il est courant pour un journaliste au Canada anglais, aux États-Unis, en France et en Angleterre, de passer d'une gazette à l'autre? À Paris particulièrement, le même homme sera critique musical d'un quotidien, courriériste parlementaire de son concurrent, chroniqueur gastronomique d'un troisième journal, et personne ne s'en étonnera. Du reste, on gagne sa vie comme on peut, où l'on peut, et Duhamel avait parfaitement le droit de changer de parti pour des motifs honorables, mais ça ne lui est pas arrivé.

Au service de la littérature

Rares sont nos écrivains des quarante dernières années qui ne doivent pas à Roger Duhamel au moins quelques lignes d'encouragement dans quelque publication. Il a collaboré à la plupart de nos revues, jouant un peu beaucoup chez nous le rôle d'Edmond Jaloux qui, entre les deux guerres, dans deux ou trois revues et chaque

semaine dans les *Nouvelles littéraires*, fut le grand arbitre des lettres françaises, — pour les auteurs un juge à la fois bienveillant et exigeant et pour les lecteurs un guide sûr. Curieux et connaisseur de toute littérature, Duhamel était trop épris de qualité pour se montrer bénisseur et trop respectueux du travail intellectuel, trop courtois aussi, pour tomber les écrivains. Son sens de l'humour, son goût occasionnel de la raillerie, il préférait les manifester plutôt aux dépens des politiciens.

L'écrivain sollicité

Roger Duhamel laisse une bonne quinzaine d'ouvrages, en comptant quelques traductions. Il est éminemment désirable que l'on réunisse en un ou deux volumes des essais remarquables qu'il a publiés dans *l'Action universitaire*, *Liaison*, les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, les *Mémoires de la Société royale du Ca-*

nada, le *Canada français*, la *Nouvelle Relève*, la *Revue de l'Université d'Ottawa*, la *Nouvelle Revue Canadienne*, etc. Mais l'énumération serait vraiment trop incomplète si l'on oubliait qu'il fut un temps collaborateur régulier de la prestigieuse *Revue des Deux Mondes* qui a ouvert à plusieurs écrivains les portes de l'Académie française. J'ai mentionné plus haut Jules Fournier et Louis Francoeur. Comme eux Roger Duhamel pouvait improviser un article, voire une brochure, sur presque n'importe quel sujet sans écrire de sottise et sans offenser la langue française (on prend toujours plaisir à relire Olivar Asselin mais son style, qui paraissait «couler de source», expression très galvaudée, était beaucoup travaillé).

Venu après Fournier et Francoeur, sollicité par des moyens de divertissements qui n'existaient pas de leur temps, père d'une famille relativement nombreuse, contrairement à ses deux



Une fête est organisée en l'honneur de Jean-Charles Harvey, en 1965, pour célébrer ses 50 ans de journalisme. Étaient présents, à cette occasion, Daniel Johnson, Roger Duhamel et Jean Drapeau.



Roger Duhamel à l'Université de Montréal en 1938. (Photo Albert Dumas)

illustres prédécesseurs Duhamel a pu composer des livres dont plus d'un de réelle valeur. C'est qu'en plus d'avoir reçu comme eux le don d'écrire, il était laborieux, discipliné, il savait organiser sa vie. Et aussi, bien que mort prématurément, il a eu la chance de vivre plus longtemps qu'eux (mais il avait publié son premier ouvrage au début de la trentaine).

La maturité de l'esprit et du cœur

Nationaliste, certes, Roger Duhamel l'était. Doit-on rougir d'être de ces «individus qui prennent conscience de former une communauté nationale en raison des liens (langue, culture) qui les unissent» (définition du Petit Larousse illustré)? De tous les hommes que j'ai connus, Duhamel était l'un des plus ouverts sur le monde extérieur. Lisant nombre de périodiques français, anglais, et américains en plus de nos journaux, il était parfaitement renseigné sur la politique internationale ainsi que sur la production littéraire de l'Occident et même d'au-delà du rideau de fer. Lui signalait-on quelque nouveauté en librairie française ou an-

glaise, neuf fois sur dix il en était déjà au courant.

Il était naturellement conservateur, sans quoi il le serait devenu parce qu'il voyait menacées des valeurs éprouvées qui sont à la base de notre civilisation. Ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser aux découvertes et inventions dont notre époque est fertile. Dans son esprit, les notions de «conservateur» et de «bourgeois» se confondaient assez, probablement. Dans l'un de ses livres, *Bilan provisoire*, il a fort bien expliqué pourquoi il se considérait comme un bourgeois, sans plus de jactance que de honte. Il avait dû lire avec grand plaisir cette phrase de Flaubert: «il faut faire dans son existence deux parts: vivre en bourgeois et penser en demi-dieu».

Roger Duhamel avait au plus haut point le sens de la camaraderie, naïgère (et peut-être encore?) très en honneur chez les journalistes de métier, de carrière. C'est assurément l'une des grandes raisons de sa dilection — je crois que c'est le mot juste — pour Robert Brasillach, qui a évoqué avec tant de chaleur communicative ses amitiés de jeunesse. Malgré l'ardeur de ses convictions, Duhamel ne comprenait pas que d'honnêtes divergences d'opinions puissent faire de deux journalistes des ennemis. Mais il avait horreur de la brigue et de l'arri-visme (qui n'est pas synonyme d'ambition légitime) et tenait en suspicion les sincérités successives en politique tout en reconnaissant le droit à l'erreur et en admettant qu'une personne change de parti par fidélité à une ou deux ou trois idées fondamentales.

Le nom de cet homme du monde courtois de nature, de cet éditorialiste alerte et raisonnable, indépendant mais toujours dévoué à des causes méritoires, de cet écrivain d'une correction exemplaire, s'ajoute désormais à la liste des Canadiens français — ou des Québécois — que nous devons honorer parce qu'ils nous ont fait honneur. □

Roger Duhamel 1916-1985

Études au collège Sainte-Marie et à l'université de Montréal (en droit).

Journaliste au *Canada* (1940-1942), au *Devoir* (1942-1944), directeur de *La Patrie* (1944-1947), directeur du *Montréal-Matin* (1947-1953) puis à nouveau de *La Patrie* (1953-1958).

Vice-président du Bureau des gouverneurs de la radio-diffusion (1958-1960), Imprimeur de la Reine (1960-1969), conseiller spécial de la Délégation canadienne aux Nations Unies (1969), président du conseil consultatif des districts bilingues (1970), conseiller spécial auprès du Secrétaire d'État (1971), ambassadeur du Canada au Portugal (1972-1977); directeur des Éditions La Presse (1978-1981); membre du Conseil des services essentiels (1983-1985).

Fut professeur de lettres à l'université de Montréal; président de la Société Saint-Jean-Baptiste (1943-1945); président fondateur du Prêt d'honneur de cette société; vice-président du conseil de la Vie française en Amérique (1944-1945). Élu à l'Académie canadienne-française en 1948 et président de 1979 à 1981; président de la Société des écrivains canadiens (1955-1959); prix Duvernay (1962); docteur ès-lettres de l'université d'Ottawa; président fondateur du Lycée Claudel d'Ottawa (1961-1972); président de l'Alliance française d'Ottawa (1962-1965) et de l'Alliance française de Montréal (1980-1981).

Grand-Croix de l'ordre du Christ (Portugal), récipiendaire de la médaille Édouard-Montpetit (1982) directeur de L'Économie, mutuelle d'assurance (1942-1972).

Auteur des ouvrages suivants: *Les Cinq Grands*; *Les Moralistes français*; *Littérature*; *Bilan provisoire*; *Lettres à une provinciale*; *Aux sources du romantisme français*; *Lecture de Montaigne*; *Manuel de littérature canadienne-française*; *L'air du Temps*; *Le roman des Bonaparte*; *Histoires galantes des reines de France*; *L'Internationale des rois*; *Témoins de leur temps*. A aussi traduit de l'américain au français plusieurs ouvrages de politique internationale. □



Jean Drapeau

Duhamel, l'Homme des grandes causes



En 1944, Roger Duhamel assume la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il est accompagné de Joseph-Omer Asselin, Adhémard Raynaud, Léo-Paul Desrosiers et Jean Drapeau.

De son vivant, il m'avait toujours paru si solide que la nouvelle de sa mort m'a surpris autant que consterné, et ce n'est pas par hasard qu'elle s'est répercutée comme l'écho sur les lacs tranquilles de nos montagnes, voilant de tristesse le regard de ceux qu'elle touchait au coeur.

Sans la rechercher, Roger Duhamel était l'objet de l'affection sincère de tous ceux qui le connaissaient. Il provoquait l'amitié des autres par la qualité de sa sienne, chaleureuse et généreuse. J'eus l'occasion de la ressentir durant quelques semaines de la période peut-être la moins connue de sa vie. Il était le candidat du Bloc populaire canadien à Montréal, dans le

comté de Saint-Jacques et j'étais son organisateur en chef. Je garde le meilleur souvenir de cette campagne électorale que j'ai faite avec lui en 1945.

Il aurait suffi que les élections fédérales eussent lieu avant les élections provinciales pour que Roger fût élu haut la main. Dans la perspective politique du Canada de cette époque, son élection aurait eu, j'en suis sûr, pour

tout le pays, des répercussions d'une grande importance.

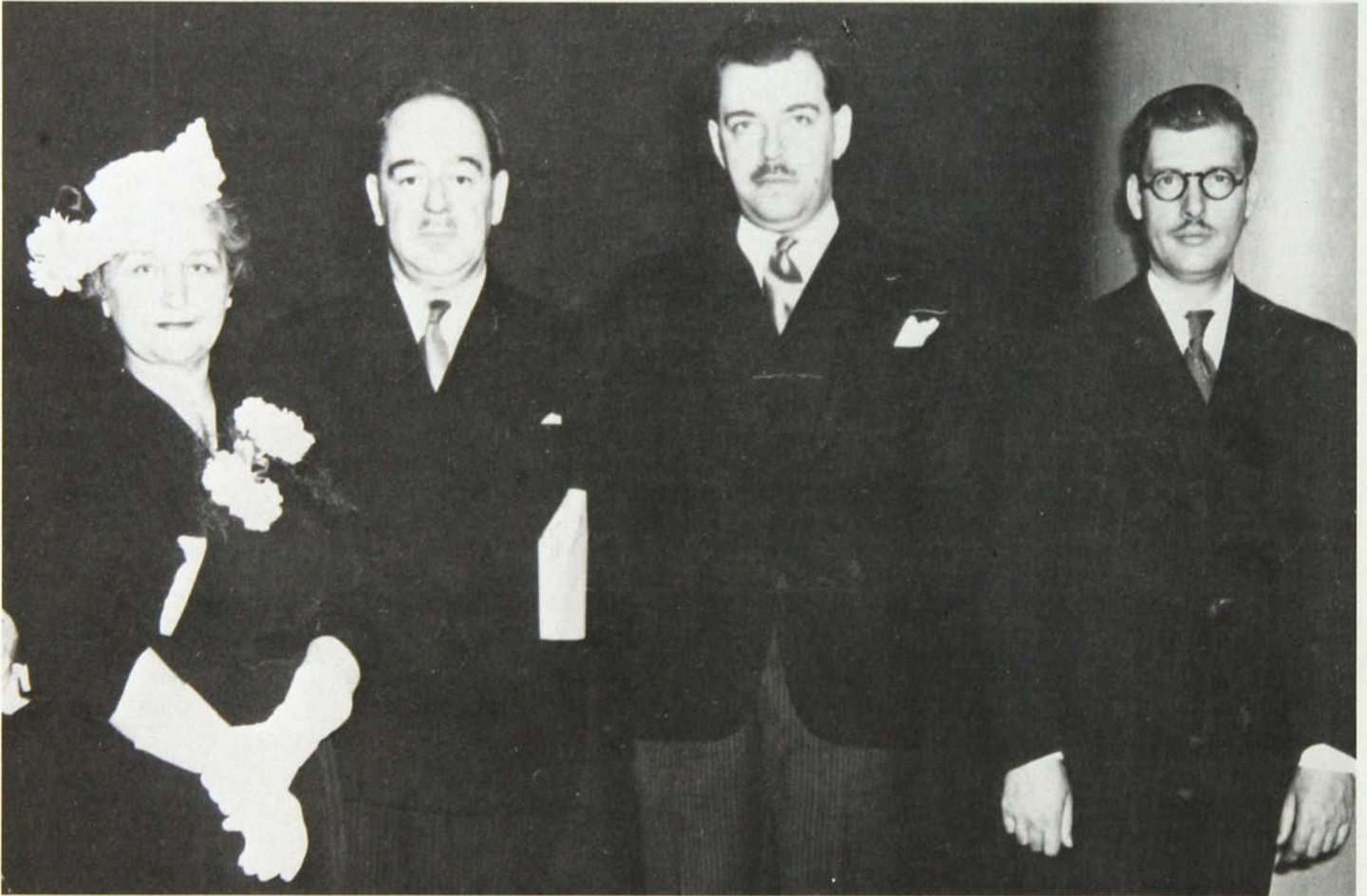
Au Parlement fédéral, Roger Duhamel aurait été plus qu'un simple député. En ce temps-là aussi le Canada avait besoin d'hommes d'action doublés d'homme de pensée; Roger eût été fier de servir à ce double titre sur une grande scène les grandes causes qui lui étaient chères.

C'est sur d'autres scènes et dans d'autres domaines qu'il continua de servir ses compatriotes, et maintenant qu'il n'y est plus, considérant l'élévation de sa pensée et la noblesse de ses sentiments, on mesure par le vide qu'il laisse la place qu'il avait prise dans le coeur et l'esprit de tous. □



Robert Choquette

Lettre confidentielle à l'ami Roger



Réception à l'Académie canadienne. On reconnaît Germaine Guèvremont, Louis-Philippe Panneton, Roger Duhamel et Robert Charbonneau.

Cher Roger Duhamel,

Qui l'aurait dit? Qui l'aurait cru? Vous étiez si présent, si vigilant, encore riche d'avenir, semblait-il.

Comme d'autres l'ont déjà fait, je salue votre apport au rayonnement culturel d'un Québec qui nous tient à coeur. Comme eux j'ai admiré votre ardeur au travail, votre inlassable activité dans plusieurs domaines à la fois, votre discipline de l'esprit, votre don d'improviser un long discours sans être bavard.

Votre champ d'action n'était pas celui de l'imaginaire, mais celui des

idées. Vous pratiquiez la synthèse d'une façon maîtresse. Les vues d'ensemble vous étaient faciles. En quelques paragraphes vous évoquiez une civilisation, une philosophie, une littérature. Il semble que vous aviez tout lu. Nourrie comme un ordinateur, votre mémoire retenait tout.

Esprit clair, vous n'aurez pas connu le supplice de la page blanche. Pas plus de tâtonnements devant l'expression que devant la pensée. Du premier coup le mot juste; nul besoin d'y agraffer un synonyme.

Critique littéraire, vous étiez franc.

Dur, parfois, mais à l'endroit de l'auteur, non de la personne. Dans plusieurs cas vous appreniez à l'auteur ce qu'il avait voulu dire. Observateur pénétrant, témoin averti, sans vous que de verdicts vont manquer à l'appel!

Bien que votre maître à penser fût Montaigne, vous n'avez pas dorloté le moi. Non par timidité, car vous étiez sûr de vous. Parce que vous aviez moult à dire sur le moi des autres? Croyons plutôt à une pudeur qui vous honore comme l'auront fait vos qualités de coeur, y compris la courtoisie.

Il faut pourtant vous trouver un

péché mignon, quitte à l'inventer. Aurait-on parfois raison, en vous lisant, de percevoir entre les lignes une légère délectation à partager un savoir aussi diversifié? Malgré moi je pense à Henri d'Arles, styliste dont les écrits fourmillaient de noms propres et de citations. Loïn de vous pareil excès! Vous vous en teniez à semer par-ci par-là un mot savant, une expression caduque, une tournure inhabituelle, un proverbe oublié, une comparaison inédite, un ou deux latinismes, une allusion pour initiés... Ces points de suspension (les miens) laissent entendre que la caravane pourrait s'allonger. Et puis? En cours de route, mon semblant de reproche s'est évaporé. Revenons aux points de suspension, mais cette fois qui sont les vôtres. Chez vous ils servaient un humour en sourdine. Dans vos *Histoires galantes des reines de France*, par exemple, ils confirment ce qu'on devine... Quand vous lisiez un texte en public, d'une voix à la fois robuste et légèrement égratignée, les points de suspension se traduisaient par un sourire en coin qui n'aura appartenu qu'à vous.

Cher Roger Duhamel, nous n'étions pas des intimes, mais en dépit de longues absences à l'étranger, de votre part comme de la mienne, nous nous serons vus maintes fois. La sympathie réciproque qui fut la nôtre tenait-elle au fait que nous étions hommes de plume, pour emprunter à votre vocabulaire? Je lisais vos ouvrages et vous les miens; nous fréquentions les mêmes groupes littéraires et assistions à peu près aux mêmes conférences; surtout vous m'avez succédé à la présidence de l'Académie canadienne-française, à une époque où son action fut singulièrement mise à l'épreuve. La charmante maison ancienne, rue Saint-Paul, qui abritait nos réunions et accueillait nos invités, soudain fut vendue aux Éditions Flammarion. Archives, bibliothèque et meubles logèrent à l'annexe de l'Hôtel de Ville de Montréal, ensuite au Conservatoire de musique et d'art dramatique, rue Notre-Dame. Puisse cette indiscretion mienne expliquer pourquoi notre compagnie aura baissé un peu l'abat-jour, durant quelque temps. Par bonheur, vous l'aurez vue sur la voie d'une seconde jeunesse.

Il nous plaisait de déjeuner seul à seul, de temps à autre, sans programme, au *Quatre Saisons*, par exemple. Terminé le repas, les tables

voisines de plus en plus désertes, vous allumiez votre pipe. Comme Simenon. Et de quoi parlions-nous? Littérature, bien entendu! «*Qu'avez-vous sur le métier, vous sur le vôtre?*» Nous parlions radio, télévision, un peu théâtre et cinéma. Comme vous étiez plus à la page que moi, vous tendiez des idées que j'enrubannais pour le mieux. Nous parlions langage et rossions le joul. Vous parliez Portugal, moi Argentine; vous fado, moi tango. Et, bien sûr, encore, nous égrenions des souvenirs, — comme je fais en ce moment.

De quoi ne parlions-nous pas? De nous-mêmes, — sinon en surface, sans

rien qui touchât à la vie privée. Pourquoi ce voile entre deux sympathies? Confrères éprouvés, nous n'aurons pas connu l'amitié dans sa pleine et riche signification. Je le regrette, à présent que tout cela défile dans le rétroviseur. Ami perdu, il serait miraculeux qu'en dépit de votre courage, vous n'ayez pas prononcé tout bas, pour vous seul, le mot «déjà». Puis-je vous adresser, dans le grand Peut-être où vous êtes, un court poème écrit à l'âge qui serait le vôtre au moment de nous quitter?

DÉJÀ

Jeunesse qui m'as fui silencieusement...
 Je m'en doutais si peu! Dis, comment le savais-je
 Que tu m'étais prêtée, et pour un seul moment?
 D'autres, des milliards, ont eu ce privilège,
 Cet honneur du matin, qui dorment au caveau,
 Mais cela prouvait-il que *moi*?... Belle infidèle
 Grâce à qui, pour moi seul, le monde était nouveau,
 Pourquoi m'as-tu quitté sans un murmure d'aile?
 Je regardais là-bas, vers demain, puis demain;
 J'étais un immortel, un dieu! Comment savais-je
 Que tout s'évanouit comme flocons de neige
 Et comme cette larme au revers de ma main?



Élaine et Roger Duhamel à leur résidence de Lisbonne, en compagnie du nonce Monseigneur Felici, en 1977. (Photo J. Alves)

Cet homme accueillant qu'était mon père

par Alain Duhamel



Roger Duhamel en compagnie de ses enfants, en 1952: Alain, Marie, Marthe et Louis.

Mon père était assis dans une berçeuse, un livre à la main, une pipe dans l'autre...

Nous pouvions alors l'interrompre et entreprendre avec lui une conversation sur n'importe quel sujet. Depuis notre plus tendre enfance, nous avons, ses quatre enfants, toujours su d'instinct que nous pouvions l'extraire de ses lectures dans ces moments-là.

Dans la grande cuisine de la rue Marlowe, sur la galerie de l'Île Perrot ou dans le boudoir de la maison d'Ottawa, il y a toujours eu dans la maison familiale un endroit et un moment où s'engageaient les conversations. L'âge de son interlocuteur n'avait aucune importance: ses petits enfants ont adopté le même comportement à l'égard d'un grand-père qui les écoutait avec curiosité.

Jamais dans le bureau-bibliothèque... nous entendions le crépitement de la machine à écrire et cela

nous suffisait et nous rassurait tout à la fois. Il y a eu des moments dans sa vie où sa santé l'obligeait au silence. Lorsque la machine à écrire se remettait en marche; c'était un signe indubitable de guérison!

Je l'ai rarement vu à la télévision pendant les années où il animait le *Nez de Cléopâtre*. L'émission étant diffusée à une heure trop tardive. Mais je l'ai souvent entendu à la radio de Radio-Canada lorsqu'il participait au *Match inter-cités* de M. Gérard Arthur. Combien de fois avons-nous tenté de répondre avant son équipe et combien de fois ai-je été surpris de l'entendre donner une réponse juste dans des domaines aussi éloignés de ses préoccupations que les sports ou les progrès techniques.

L'animateur d'une émission maison

À la maison, au repas du soir, il devenait l'animateur d'un match «inter-enfants» où il mettait à l'épreuve nos connaissances. Il adaptait les questions à notre situation scolaire. Je ne

connais guère de meilleur moyen de mémoriser à tout jamais des choses aussi élémentaires que la date du premier voyage de Jacques Cartier, question qui fut posée à tous les enfants dès lors qu'ils entraient en première année.

De son «métier» de journaliste, qu'il a pratiqué toute sa vie sauf pendant la période où il a été ambassadeur du Canada à Lisbonne, j'ai deux souvenirs.

Le premier remonte au temps où il dirigeait le journal *LA PATRIE* dont l'immeuble se trouvait sur Sainte-Catherine. Une cage d'ascenseur menait aux étages supérieurs, jusqu'à son bureau. Dès l'instant où maman et moi avons mis les pieds dans son bureau, les presses ont commencé à tourner de telle sorte que tout l'immeuble vibrât sur ses fondations!

Le second a trait à une conversation déterminante dans ma vie. Étudiant à l'université d'Ottawa, je collaborais à l'hebdomadaire *LA ROTONDE*; un soir, comme j'en parlais manifestement avec ferveur et enthousiasme, il m'avait suggéré tout bonnement de me présenter au quotidien *LE DROIT* et d'y solliciter un emploi d'été dans la salle des nouvelles. «*Juste pour voir si tu vas aimer ce métier*» avait-il dit avec une lueur d'espoir dans la voix.

Ce que je fis, quelques semaines plus tard. Je n'ai jamais quitté ce métier passionnant, appris sous la direction de M. Willie Chevalier, un vieux complice dont mon père m'avait parlé avec chaleur et estime.

Ma première signature de journaliste

Ma première signature l'avait inquiété un moment. Nous sommes en 1966 et «reporter» depuis deux jours seulement, je devais rendre compte de

Alain Duhamel est journaliste au *DEVOIR*. Il est le troisième enfant d'Élaine Bélanger et Roger Duhamel. Il a eu quatre enfants (Marie, Louis, Alain et Marthe) et neuf petits enfants.

la prestation d'un diplomate indien, en poste à Ottawa, qui s'était beaucoup avancé dans son analyse de la société canadienne et de l'identité québécoise. Mon compte-rendu avait fait sursauter le chef de pupitre qui décida alors d'y mettre ma signature pour l'édition du lendemain.

Fier, je lui annonce la nouvelle. Les propos téméraires du diplomate, même rapportés fidèlement, allaient certainement soulever quelques vagues dans cette capitale habituellement tranquille. En lisant les reportages des autres quotidiens, anglophones, de la ville, il en avait conclu, avec soulagement sans doute, que j'avais donné un bon compte-rendu, tout à fait dans les règles de l'art. Il y avait donc, dans la famille, une seconde génération de journaliste qui débutait.

Les trésors de la bibliothèque

Les livres nous étaient aussi familiers que le piano ou le coffre à outils pouvaient l'être dans d'autres familles. La bibliothèque de papa a toujours été, dans les faits, la bibliothèque de la famille. Nous avions, chacun, une bibliothèque convenant à notre âge et un accès illimité à la grande bibliothèque. Elle faisait les quatre murs de son bureau de bas en haut et, ailleurs dans la maison, occupait des espaces le long des couloirs, dans le salon, dans le boudoir, etc. Et on se demandera ensuite pourquoi mes aînés sont devenus tous les deux des bibliothécaires!

On y trouvait tout ce qui est nécessaire, et plus encore, pour découvrir l'univers de l'humanité. C'est une richesse inouïe qu'il mettait là, à notre disposition. Quand je cherchais un titre, je sentais son regard se lever au-dessus du journal, repérer le rayon où je furetais... inévitablement, une question allait venir, suivie d'une recommandation sur tel ou tel auteur.

Et Maman, qui ne disait rien mais qui entendait tout, souriait, complice, en faisant semblant de s'occuper à autre chose. □



La même année, en 1963, Duhamel reçoit un doctorat honoris causa en lettres de l'Université d'Ottawa tandis que sa fille, Marie, obtient son baccalauréat.



Premier anniversaire du *Nez de Cléopâtre*, le 27 septembre 1953. Léon Lortie et Roger Duhamel participent à cette émission.

André Laurendeau à Paris, ou l'histoire de l'intellectuel

par *Louis Chantigny*

«Malheureux les peuples dont les révolutions sont conduites par des hommes de plume!»

«La Révolution, c'est se voir beaucoup, dans les appartements, dans les cafés, dans les rues, c'est parler...»

Clara Malraux

Attablé dans l'arrière-salle du *Petit Voltaire* au 85 rue Mouffetard, non loin de la place Contrescarpes et de l'hôtel où mourut Verlaine, André Laurendeau, on s'en souviendra, avait rempli nombre de carnets, des centaines de pages, à coup sûr l'équivalent d'un livre substantiel sur le thème: *l'intellectuel, sa nature, son rôle au sein et au service de la société*, en un mot une somme fort impressionnante de notes de lecture et de réflexions personnelles.

Eût-il conservé ces manuscrits au lieu de les égarer, et se serait-il donné la peine de mettre ces idées en ordre et toutes ces pages au propre, aurait vu le jour un traité capital du genre que publièrent Julien Benda¹, Charles Maurras², Antonio Gramsci³, Raymond Aron⁴ et Régis Debray⁵, pour ne citer que ces quelques noms célèbres.

La perte de ces carnets manuscrits est d'autant plus irréparable que Laurendeau y avait consigné le fruit de longues et patientes recherches, nous offrant de ce fait le miroir sans doute le

plus fidèle de sa personnalité en voie de formation à une époque décisive de sa vie et de l'histoire de notre temps. Que de livres avait-il lus, d'écrivains, de professeurs, de philosophes consultés. En pure perte!

La perte irréparable de ses carnets

— Ne dramatisons rien, dira-t-il plus tard, dans les années '50, lors de longs entretiens dans son bureau au *Devoir*. C'était au mieux de l'honnête boulot d'amateur, écrit au fil de la plume, sans aucun souci de style et sans grande cohérence. Quant à me

Érasme.(1469-1536) Humaniste hollandais d'expression latine.

comparer à Benda, Maurras et Aron, il ne faudrait tout de même pas s'emballer; un travail d'amateur, rien de plus, croyez-moi...

Au sujet de ses carnets égarés il émettait toutefois un regret: de ne plus avoir sous la main les propos qu'il avait notés textuellement de Maritain, Daniel-Rops, Siegfried, Guéhenno, et de plusieurs autres encore, sur ce thème de l'intellectuel qui allait le hanter tout au long de sa vie. Hantise d'autant plus vive, on le sait, qu'il ne parvint jamais à se forger une opinion définitive sur le sujet. Le lui a-t-on assez reproché.

Sa méfiance à l'endroit des intellectuels...

Il importe de souligner ici ce fait curieux: même s'il en était un dans la plus noble acception du terme, Laurendeau vouera toujours à l'intellectuel des sentiments ambigus et, à l'occasion, une méfiance teintée de mépris. N'écrivit-il pas un jour:

— Il semble que nous réussissions mieux nos habitants que nos intellectuels.

Aucun doute possible, il ne s'agissait pas d'une boutade échappée dans un moment d'humeur, et surtout moins encore de l'un de ces «mots parisiens» qu'il avait entendus dans les cafés et qu'il abominait. Sur les causes profondes de cette méfiance toute «épidermique», selon ses propres termes, il ne s'est jamais vraiment expliqué au cours de nos entretiens. Le regard lourd, la mine renfrognée, il répondait par des périphrases, des digressions, le plus souvent par des anecdotes que l'on pourrait traduire comme suit:

— J'ai trop côtoyé, ici et ailleurs, d'intellectuels de tout poil, de toute allégeance, de tout râtelier... J'en ai trop entendu déclarer une chose un jour, en écrire une autre dès le lendemain... Autant à Gauche qu'à Droite, les mêmes petits intérêts, la même vanité, les mêmes compromissions...

Rarissimes les intellectuels de quelle renommée qu'il admirait sans réserve, sans un *mais*... Un seul semblait échapper tout à fait à ses réserves: Erasme. Et, par intermittences, Anton Tchekov, Albert Camus. De ce côté-ci de l'Atlantique, Pierre Dansereau. Nous en reparlerons. Une chose est certaine, le scandalisait proprement la légèreté d'un trop grand nombre d'in-



D'abord, un humble commis aux écritures...

telle intellectuels parisiens qu'il avait côtoyés. Il aimait alors paraphraser ce qu'en avait écrit Henri-Frédéric Amiel dans son *Journal intime*.

«L'esprit français met toujours l'école, la formule, le conventionnel, l'a-priori, l'abstraction, le factice au-dessus du réel, et préfère la clarté à la vérité, les mots à la chose, et la rhétorique à la science... Ils ne comprennent rien, quoiqu'ils ergotent de tout.»

Après le blâme, l'éloge

En revanche, au cours d'une conversation quelque temps plus tard, le même Laurendeau si réticent pouvait parler des heures en termes enthousiastes des grands esprits qu'il avait eu le privilège de rencontrer à Paris. Il s'émerveillait de l'étendue de leurs connaissances, de la richesse de leur érudition. Il admirait, on s'en souvient, leur sens de la discipline, leurs méthodes de travail. Il n'avait cessé de leur envier leur façon, leur maîtrise de la syntaxe, leur connaissance du mot juste, pour aussitôt déplorer qu'au Québec nous n'écrivions qu'un français approximatif. Sur Charles Maurras et Léon Daudet, Emmanuel Mounier et Jacques Bainville, il fourmillait d'anecdotes où perçait son admiration, son respect. Bref, d'où le paradoxe et l'ambiguïté de ses propos, il pouvait tour à tour se montrer aussi sincère dans l'éloge que dans le blâme, encore que le terme semble plutôt excessif chez un homme au jugement si nuancé.

Quoiqu'il en soit, l'intellectuel lui offrait un sujet de réflexion intarissable. Avec quel soin, quelle minutie et rigueur en avait-il étudié l'histoire à travers les siècles. Savait-on, par exemple, que le premier intellectuel divinisé chez les Égyptiens fut Imhotep, au XVIII^e siècle avant Jésus-Christ? L'homme était à la fois écrivain et architecte, réunissant ainsi, en sa seule personne, les deux plus hautes fonctions qu'un mortel ait pu rêver de tenir auprès du Pharaon. À travers toute l'histoire, disait Laurendeau, le Maître du temps marchera flanqué, ou suivi, d'un architecte et d'un écrivain: l'homme du monument, et l'homme du récit, proclamant la gloire du règne et la divinité toute puissante et féconde du Souverain. Toutefois, l'architecte rentrera mystérieusement dans l'ombre, et seul le scribe apparaîtra dans les tableaux de la Renaissance, comme plus tard sous le pinceau de divers peintres. Selon l'époque, les circonstances, les caprices du mécène ou tout simplement les préjugés de l'artiste, le scribe est placé plus ou moins près du Maître, à son côté, ou quelques pas à l'écart, tantôt sous les traits d'un souffreteux courbé sur sa copie, tantôt dans la peau d'un personnage de fière allure et au visage impénétrable.

Le double visage de l'intellectuel

Selon Laurendeau, ce portrait ambivalent de l'intellectuel reflétait bien la

double nature de sa personnalité et de ses rapports avec les hommes de Pouvoir: à la fois complice gênant et comparse indispensable; celui dont on apprécie la science et dont on redoute l'influence; le suspect moins dangereux à ses côtés que loin de son regard; le comptable de ses richesses, le traducteur de ses volontés (diktats ou lois), le rédacteur de ses proclamations (aujourd'hui le discours du Trône ou les discours électoraux), le mémorialiste de ses hauts faits, mais aussi le détenteur de secrets, qu'il pourrait trahir, et le diffuseur d'idées, qui seront tôt ou tard subversives. Avec cette constante à travers les siècles et sous tous les régimes: le mariage de raison entre le Pouvoir et le Savoir, l'un s'appuyant sur l'autre dans une interdépendance absolue, n'en déplaise au premier, et quoiqu'en puisse dire le second.

Que l'intellectuel ait sans cesse gravité dans l'orbite du Pouvoir, souvent sans le rechercher ni le vouloir, et parfois sans même s'en rendre compte, disait Laurendeau, toute l'histoire en témoigne. Depuis le simple commis

aux écritures relégué aux confins les plus obscurs de l'Empire, jusqu'à l'Éminence grise derrière le trône, l'importance de son rôle a été et sera toujours inversement proportionnelle à la force ou à la faiblesse du Prince régnant.

Pour flatteuse et séduisante et romantique qu'elle soit, la figure du penseur solitaire au-dessus de toutes contingences est un mythe, qu'il s'emploie évidemment à perpétuer; question à la fois d'intérêt et d'amour-propre. Si pour se recueillir il doit verrouiller la porte de son cabinet de travail et tirer les rideaux, se réfugier dans sa cellule, s'abriter au sommet de sa tour, il ne peut en revanche faire oeuvre pure et désincarnée en vase clos. Même l'anachorète méditant dans la solitude du désert.

Descartes dut un jour sortir de son «poêle» hollandais pour aller à travers l'Europe littéralement vendre ses idées. Erasme fut contraint de s'arracher à son cabinet de travail et à ses chères écritures pour combattre Luther. Et le Sage du désert vit un jour accourir des disciples; il dut faire



C'est au-dessus de cette terrasse, dans l'hôtel qui po dénuement le plus complet. (Photo Louis Chantigny)

école. Bref du Pouvoir de Prince, qu'il soit le Pape à une époque ou l'Empereur d'Occident à une autre, l'intellectuel est le double, l'envers de la médaille.

Qui dit Pouvoir dit château, forteresse, enceinte, territoire conquis et délimité, structures administratives, appareils d'organisation, canaux de communication dans tous les sens du terme. Et qui dit communication au sens figuré réfère aussitôt à une langue, un code, un système de valeurs et de pensée, donc à l'intellectuel de service.

Ce couple maudit

Savoir-Pouvoir, **couple maudit**, comme l'entend une certaine littérature? Nul doute possible, avait conclu Laurendeau, car le couple s'étreint dans une relation amour-haine sans divorce possible, tant leurs intérêts personnels et sociologiques se confondent, tant leur nature même s'interpénètre et s'imprègne en un tout indissociable.

La communauté, c'est-à-dire le système les condamne de tout temps à vivre ensemble. Gouverner, c'est prévoir, répète **ad nauseam** le dicton. Qu'est-ce dire autrement, sinon l'obligation de planifier, de contrôler à partir d'un plan-directeur, d'une **politique** à court et à long terme, que sous-tendent une pensée, une idéologie, libérale ou conservatrice, des principes, et un art, eh! bien oui, l'art de gouverner des hommes. Quoique Marx ait pu en dire, les choses ne s'administrent



C'est derrière ces fenêtres, à l'extrême gauche, que Laurendeau travaillait dans l'arrière-salle du *Petit Voltaire*. Ces fenêtres sont aujourd'hui condamnées, comme l'arrière-salle d'ailleurs, qui sert maintenant de fourre-tout. (Photo Louis Chantigny)



Le Petit Voltaire maintenant son nom, que mourut Verlaine dans le

pas sans passer par le gouvernement des hommes, et chefs marxistes-léninistes comme leaders capitalistes devront toujours commencer leurs discours par «chers camarades, chers électeurs...»

Or l'art de gouverner les hommes repose essentiellement sur la capacité d'un chef, ou d'un parti, non seulement à convaincre des individus, mais davantage à les souder à soi autour d'une idée commune. En somme, c'est raisonner, dans son sens premier, c'est-à-dire «ramener le divers sous l'unité,» l'unité et la simplicité du concept. Et nous voici revenus au départ, on n'en sort pas, on n'en sortira jamais tant que les hommes vivront en société: le mariage du Pouvoir et du Savoir, du Prince et de l'intellectuel.

Le prêtre est l'ancêtre de l'intellectuel

Reportons-nous à son histoire, à l'histoire tout court, si l'on préfère. En Occident, l'ancêtre de l'intellectuel est le prêtre (ou le clerc), et son Patron, Saint Benoît. Le monde de son époque est un désert culturel, et un néant administratif. Faute de routes, de chars, d'un langage commun ne subsistent que des îlots solitaires, le Mont Cassin notamment, qu'il a fondé en 529. Il s'agit donc de garder la flamme et la Règle de Saint Benoît stipule le devoir de lecture et de copie. Bref, presque seuls à savoir lire, les Bénédictins recopient tout ce qu'ils peuvent, pour préserver le savoir et le communiquer, à nouveau, en des temps plus propices.

Ces temps venus, il faudra une langue commune pour diffuser non seule-

ment le savoir, mais encore diriger, gouverner, administrer les royaumes, l'Empire des hommes et de Dieu; ce sera le latin, dont le choix, d'évidence, s'imposait.

Le latin, code secret...

Dans son instauration comme langue commune, et de fait comme code secret, Laurendeau voyait avec jubilation la suprême habileté des Papes et de l'Église, doublée d'une chance historique inouïe. Comme les clercs, une armée, et les rois, fort peu nombreux, sont les seuls à pouvoir apprendre le latin, et les premiers l'assimiler combien mieux que les seconds, qui dès lors détient les clefs du Pouvoir, de ce fait exclusif, et inaccessible au commun, à la plèbe?

C'est ainsi qu'autour de Charlemagne se constitue le premier **brain-trust**, ou **think-tank** de l'histoire. Bien avant Philippe Le Bel, Richelieu, Louis XIV et Napoléon, et certains diraient Charles de Gaulle (le couple de Gaulle-Malraux), cet illettré de Charlemagne avait compris qu'on ne

peut gouverner un empire si l'on ne règne pas sur les esprits. Aussi convoqua-t-il à sa cour d'Aix-la-Chapelle les meilleurs clercs (prêtres) et scribes de la chrétienté, avec la bénédiction empressée du Pape, on le devine sans peine.

Il en fera ses ministres, ses secrétaires d'état ou particuliers, ses intendants, et bien sûr ses légistes. Parce qu'il en a besoin, et non nécessairement (tant s'en faut) parce qu'il les aime, l'Empereur les comblera d'honneurs et de richesses, de titres et d'abbayes. Fin psychologue, ce grand rustre barbu: quel meilleur moyen pour soumettre ces vaniteux que de leur donner des titres ronflants; quel meilleur lien pour ligoter tous ces factieux en puissance que de dorer les barreaux de leurs fenêtres et de les enfermer dans des charges aussi contraignantes que flatteuses! D'où ce constat:

«Quand presque toute l'Europe était illettrée, morcelée et sous-alimentée, il n'échappait à personne qu'écrire c'est prescrire; instruire, conduire; et transmettre, soumettre.»



Le Petit Voltaire a changé de nom voilà une vingtaine d'années, mais sa façade est demeurée pratiquement la même. À gauche s'ouvre la venelle où Laurendeau, à sa place dans l'arrière-salle, jetait de temps en temps un regard. (Photo Louis Chantigny)

Prescrire, conduire, soumettre... oh! le vilain pris en flagrant délit d'exploitation des masses!... Que de gloses allaient en tirer de graves penseurs, les *charlatans de la gravité*, selon l'expression de Baudelaire. L'antienne se répercute à travers les âges depuis que des intellectuels jalourent et calomnient d'autres intellectuels. Vieux refrain en effet, rappelait Laurendeau, qui l'entendait à toutes les terrasses des cercles révolutionnaires.

L'écriture, exploitation de l'homme?

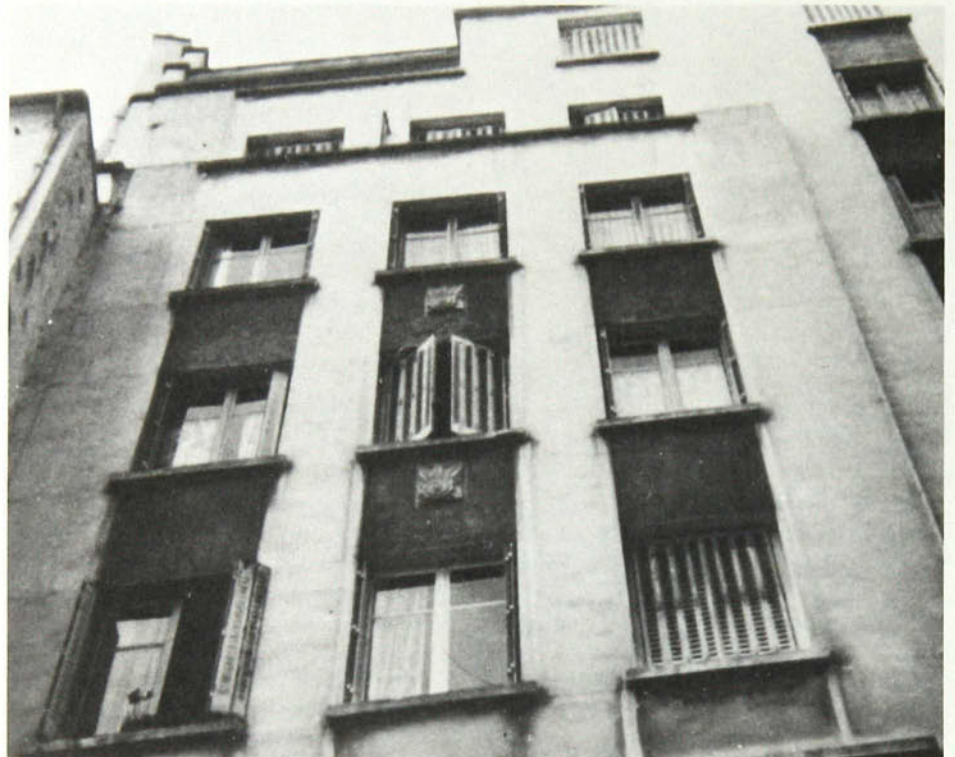
— «L'écriture, expliquera doctement Levi-Strauss, paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination.»

Et Laurendeau d'enchaîner:

«Les penseurs marxistes qui discutaient de la sorte aux terrasses du *Flore*, des *Deux-Magots* ou de *La Clôserie des Lilas* ont dû vite déchanter. Il est bien typiquement parisien, parisien sauce VI^e arrondissement, devrais-je préciser, de discourir sans fin sur ce thème de l'élitisme bourgeois et réac-



Le domicile des Laurendeau à Paris, le 24bis rue Tournefort. (Photo Louis Chantigny)



André Laurendeau et Ghyslaine, sa jeune épouse, habitaient l'appartement dont les volets sont ouverts. (Photo Louis Chantigny)

tionnaire, qu'on excuse ce pléonasm. Louis Aragon y excellait, dans une dialectique époustouflante, ainsi que le jeune Malraux aux grands meetings antifacistes de la *Mutualité*, quand il s'abandonnait à son lyrisme délirant et, disons-le, assez démagogique.

«À ce propos, il y aurait une belle thèse à écrire sur la dynamique propre de ces pàrlotes de *Café du Commerce*, quand l'un renchérit sur l'autre, un troisième interlocuteur sur les deux premiers, en une escalade stridente où l'alcool, et souvent la drogue, ne jouent pas un rôle innocent.

«Tout cela, c'était bien joli, ajoutait Laurendeau, et fort stimulant, et n'aurait pas entraîné de conséquences si nos larrons, piégés par leurs propres propos, ne s'étaient crus obligés de les transcrire dans leurs articles du lendemain, histoire de ne pas perdre la face et de ne pas paraître moins avantgardistes et révolutionnaires que le voisin. Toutefois, dégrisés dans tous les sens du terme, et rappelés à l'ordre par qui l'on devine, nos grands penseurs de cafés devaient revenir sur terre et se rappeler, avec quelles acrobaties de plume! que le droit imprescriptible des masses à l'instruction — républicaine et laïque, bien entendu — était dans le droit-fil de la pensée marxiste et le sujet de leurs discours

comme de leurs manifestes les plus enflammés, alors...»

Alors, en effet! Force leur était de reconnaître que si l'écriture, en certaines circonstances, pouvait être signe de malheur, elle n'était pas en soi synonyme de méchanceté, d'intentions perverses, et qu'il ne fallait point toujours y voir un instrument d'oppression...

Écrire, pour ne pas mourir

«La pulsion graphique, écrira Régis Debray, est pulsion de vie. Je gratte, je griffe et grave pour ne pas mourir en entier»;

Il ajoute:

«Après tout, le trait est le propre de l'homme, plus que la voix. S'il est vrai que le petit homme apprend à parler avant d'apprendre à écrire, les animaux peuvent ou non «se parler» — émettre des signaux sonores —, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne tracent pas de trait.»

Autrement dit, le trait est exclusif à l'homme. Pour s'en convaincre, est-il besoin de remonter, avec ou sans Levi-Strauss et ses pareils, à l'âge du silex et des cavernes, à 3 500 ans avant Jésus-Christ, date à partir de laquelle se déroule la chaîne des pictogrammes, mythogrammes et idéogrammes?

Ce qui fascinait particulièrement Laurendeau dans l'histoire de l'intellectuel, c'était de suivre pas à pas les méandres de sa lente élévation depuis l'état de domestique, voire d'esclave, à celui de pair plus ou moins reconnu comme tel aux côtés du souverain.

À l'origine, il n'est qu'un simple, qu'un vulgaire petit commis aux écritures, comme à nombre d'égards on le retrouvera si magistralement dépeint dans les contes de Dickens et les romans de Balzac. Il est, avant le mot, un humble fonctionnaire, et le chef de la tribu lui préfère volontiers son meilleur archer, jusqu'au jour où défié par de jeunes Tarzan basanés il devra

prosternée, front contre terre, attend l'oracle. Du jour où le commis aux écritures saura utiliser ce bout d'écorce, ou le papyrus, ou la tablette de cire, éventuellement le papier, qui nous arrivera de la Chine par Samarcande et l'entremise des Arabes, aussitôt prendra-t-il place dans l'entourage du Maître, et y demeurera, comparse-complice indispensable, mais aux fortunes diverses.

Il sera toujours sur la corde raide

C'est l'évidence même que son rôle ne sera jamais de tout repos, sa posi-

particulièrement la disgrâce officialisée aux yeux de tous par l'exil? À ce propos, relisons la lettre à Vittorini (ambassadeur de Florence à Rome) de Machiavel, dans le contexte de cette description⁸ de Régis Debray:

— L'homme d'esprit se tient à mi-hauteur. Les pieds dans la bouse, les yeux au ciel. Lui, l'affranchi qui répugne à regarder par terre, que le haut attire et que le bas retient, obsédé par l'asymétrie entre ses moyens et ses visées, passant sa vie à l'effacer en songe. Lui, obscur secrétaire à la deuxième chancellerie d'une république bourgeoise naissante, renvoyé hors les murs par un coup de la fortune après dix années de bons et loyaux services, dans sa campagne perdue de San Casciano. Désargenté, besogneux, harcelé par les siens, il ronge son frein, guette, échafaude, sollicite. Les Très-Hauts Seigneurs qui intriguent et guerroient alentour ne répondent même plus aux demandes d'emploi du Florentin déchu. Alors, ce matin, il est allé tendre un piège à grive, en discutant avec les bûcherons des environs; puis il est allé boire un coup à l'auberge, pêcher les nouvelles du jour, s'encanailler au tric-trac avec le boucher et les deux ouvriers du four à chaux voisin. La nuit tombe et le voilà qui se retire chez lui, soliloquant au milieu de ses livres, les pieds au chaud, les yeux ailleurs. Le voilà, l'intellectuel à l'état premier, **in statu nascendi**, missionnaire sans mandat, recruteur sans recrues, homme d'action réduit à l'inactivité, en tête à tête avec les fantômes de cette souveraineté politique qui le hante et qui le nargue, face à ses pairs ingrats, ces princes soupçonneux qui l'ignorent, lui, et que lui seul connaît:

«Je dépose sur le seuil les vêtements boueux de tous les jours, je m'habille comme pour paraître dans les cours et devant les rois... Vêtu comme il convient, j'entre dans les cours antiques des hommes d'autrefois, ils me reçoivent avec amitié; auprès d'eux je me nourris de l'aliment qui seul est le mien, pour lequel je suis né. J'ose sans fausse honte converser avec eux et



Elle s'est transformée, au cours des ans, la papeterie-librairie où Laurendeau achetait ses journaux. (Photo Louis Chantigny)

défendre et consolider son trône de bambou en faisant montre de connaissances supernaturelles et fort mystérieuses, autrement dit, de ses rapports exclusifs et privilégiés avec les dieux.

L'anecdote est bien connue, celle du grand chef Tizi-Ouizi faisant mine de déchiffrer des gribouillis sur un morceau d'écorce, tandis que la tribu,

tion personnelle assurée une fois pour toutes, et sa propre personne à l'abri des humeurs du Prince, ingrat par goût, par nature et par déformation professionnelle. La disgrâce le guette, souvent l'exil, la mort parfois. Mais quand on a connu les délices et les ivresses du Pouvoir, même la mort, tout compte fait, ne vaut-elle pas mieux que l'humiliation de la disgrâce,

leur demander les causes de leurs actions; et si grande est leur humanité qu'ils me répondent, et pendant quatre longues heures je ne sens plus aucun ennui, j'oublie toutes misères, je ne crains plus la pauvreté, la mort ne m'effraie plus...»

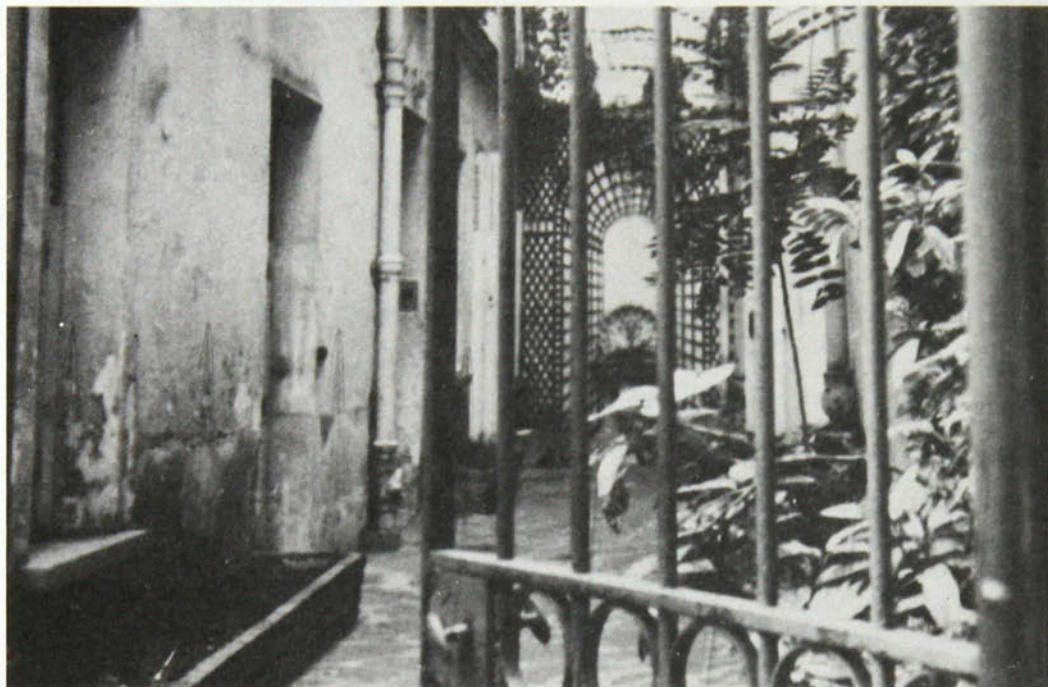
Le cauchemar du conseiller au pouvoir

Quel intellectuel déchu n'a pas bercé le même rêve dans l'isolement de son cabinet de travail. À l'inverse, quel grand conseiller spécial «au pouvoir» n'a pas lutté contre les ombres de ce cauchemar? Si indispensable qu'il soit devenu à la cour, et quelle que soit sa supériorité sur tout l'entourage du Prince, le conseiller ne sera toujours que l'éternel second. La décision finale n'est pas, ne sera jamais sienne. Le technocrate propose, le ministre signe, le Prince tranche. Sans appel. Il serait donc sage de ne jamais oublier l'avertissement de Voltaire, qui écrivait en connaissance de cause:

— Tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne.

Situation intenable? Difficile, certes, pénible pour le moins. Ce n'est pas l'homme de Savoir qui est indispensable à l'homme de Pouvoir, mais le Savoir en soi; combien ont tendance à l'oublier! D'où le nombre sans cesse croissant de conseillers, de secrétaires, de directeurs de cabinet, de chargés de mission autour du Prince, qui joue de leur rivalité, les attise, les exacerbe. Afin de conserver son poste, son magnifique bureau dans la suite royale, son carrosse, son fiacre, ou sa somptueuse limousine, l'Éminence grise devra apprendre à distiller au bon moment et à bonne dose flatteries et conseils judicieux. Toutefois, malheur au conseiller flagorneur qui se sera transformé en simple courtisan; perdre son utilité, c'est perdre son poste. Donc, la corde raide, toujours, et sans cesse et sans filet le numéro d'équilibre au-dessus du vide.

Comment s'étonnerait-on, dès lors, que les rapports Savoir-Pouvoir finis-



Le quartier qu'habitaient les Laurendeau à Paris fourmillait d'endroits semblables, tapis derrière Louis Chantigny)

sent tôt ou tard par s'imprégner, de part et d'autre au reste, de suspicion, de crainte, de ressentiment, voire d'une haine sourde et inexpiable? Et comment peut-on en certains milieux dits progressistes se scandaliser que nombre d'intellectuels en viennent à croire, en toute bonne foi, qu'ils échapperont au champ magnétique du Pouvoir et feront oeuvre pure s'ils se proclament résolument apolitiques?

L'intellectuel et son «engagement»

Cette question, capitale entre toutes, Laurendeau la fouilla longuement dans ses carnets et ses méditations, tantôt au *Petit Voltaire* à sa table d'angle près des fenêtres, tantôt au cours de longues errances dans divers quartiers de Paris. Dès 1927, bien avant Sartre et Camus, Julien Benda abordait l'engagement de l'intellectuel dans un ouvrage célèbre, *La Trahison des Clercs*. Ainsi Charles Maurras, Thierry Maulnier, Louis Aragon, Henri Barbusse, Emmanuel Mounier et André Breton dans leurs discours et leurs manifestes. En 1933, Jean Guéhenno frappa la formule de l'intellectuel engagé en termes de «devoir sacré» auquel nul penseur digne de ce nom n'avait le droit de se soustraire. Le thème n'est donc pas surgi des caves existentialistes de l'après-guerre sur une musique de Boris Vian chantée

par Juliette Gréco. En 1936, autour de Laurendeau, tous ceux qui faisaient profession (ou semblant) de penser, de l'Extrême Droite à l'Extrême Gauche, en débattaient à perdre voix et à perdre sens.

Pour sa part, Laurendeau hésitait, perplexe, tourmenté même par ce problème. S'il ne parvenait pas à le tran-



C'est dans ce petit parc, au pied de la rue Tournefort Derrière se profile le restaurant que fréquentait souv



des murs, au bout d'impasses ou de venelles. (Photo

geur et «gesteux» de l'engagement lui répugnait, quelle qu'en fût la couleur. Homme d'équilibre, de mesure, de dialogue et de nuances, toujours soucieux de «s'ouvrir à l'autre» pour comprendre son point de vue et peut-être atténuer le sien, il s'alarmait de voir les plus beaux esprits de son temps se déchaîner dans une escalade de violence verbale qui déshonorait la notion même de l'intellectuel «*au-dessus de la mêlée*», selon l'expression de Romain Rolland et le titre de l'un de ses ouvrages.

L'adversaire était-il d'office un ennemi?

Débattre des idées, défendre des principes, soutenir ardemment une cause, bien sûr. Mais au nom et au service de LA cause parler de l'adversaire en termes de «chien à abattre», et tordre les faits (sans parler de la vérité...) selon l'humeur du moment, le climat du jour ou les diktats d'un parti, était-ce là l'engagement auquel il était convié?

cher, c'est non par pusillanimité d'esprit, comme on lui en fera souvent le grief, mais tout simplement parce qu'il n'avait pas réussi à vider la question beaucoup plus fondamentale et prioritaire à ses yeux du rôle de l'intellectuel au sein et au service de la société.

Il l'avouera, plus tard, sans détour: de prime abord, le militantisme tapa-

S'engager signifiait-il en l'occurrence l'adhésion délibérément aveugle à la ligne d'un parti politique, aux dogmes d'une idéologie, aux intérêts d'une classe, la bourgeoisie ou le prolétariat?

S'engager signifiait-il encore la dissolution de sa personnalité propre au sein des masses, fussent-elles «*les troupes de choc conquérantes des héroïques travailleurs*»?

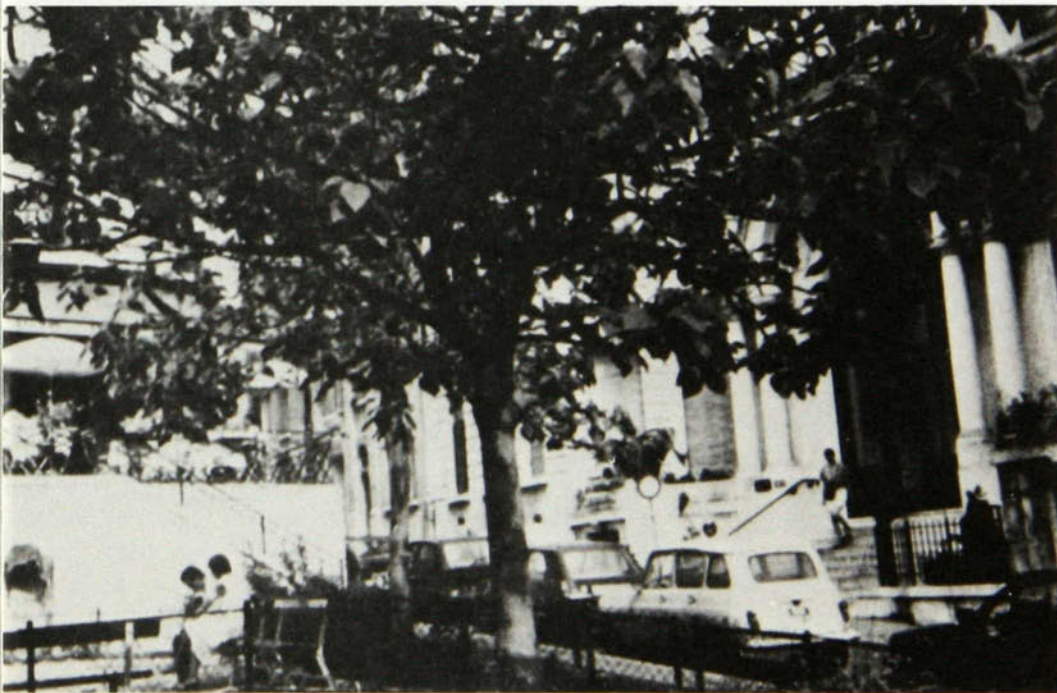
Entre la Droite et la Gauche, le fascisme et le communisme, était-il donc interdit, sous peine de sanctions, de trouver une position médiane, ou tout au moins de rechercher le point d'équilibre en une troisième voie, qui préservât les acquis de notre civilisation humaniste depuis Erasme, Montaigne et Pascal?

Au nom de quels principes transcendants, demandait Laurendeau aux uns et aux autres, l'évolution était-elle désormais maudite et la Révolution sacro-sainte? Exclusion à Gauche, excommunication à Droite, n'était-ce pas la même intolérance? Abattre Maurras comme un chien, fusiller Blum comme traître, ne s'agissait-il pas de la même haine meurtrière? En un mot, l'engagement, politique il allait sans dire, était-il en raison de sa dynamique propre synonyme d'extrémisme, de fanatisme, de terrorisme intellectuel?

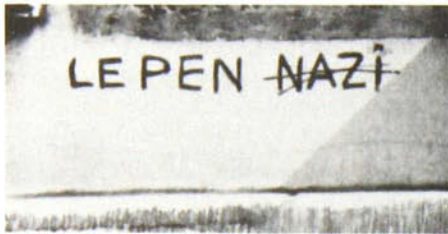
Cette ambiance de haine...

«On n'a pas idée aujourd'hui?», dira Laurendeau, de l'atmosphère qui sévissait alors dans les milieux de l'intelligentsia parisienne. La haine, la haine à l'état pur, c'était pour moi une révélation et une expérience absolument traumatisante. Des amis de toujours ne s'adressaient plus la parole parce que l'un avait aperçu l'autre en tête-à-tête avec un infréquentable, imaginez!

«Et les journaux du temps! Ils bavaient littéralement d'invectives de taverne. Un jour, je demandai à Emmanuel Mounier, un esprit modéré si jamais il en fut un en cette époque démente, de m'expliquer par quelle aberration des hommes aussi civilisés que Léon Daudet et Louis Aragon, par exemple, pouvaient s'abaisser à une prose aussi ordurière? Et savez-vous ce qu'il m'a répondu, lui, Mounier, l'homme de mesure et de conciliation? Qu'il ne me fallait pas prendre ces polémiques au pied de la lettre, qu'elles étaient la loi du genre, une sorte de jeu. Un jeu! J'en suffoquais



, que Ghyslaine Laurendeau venait faire prendre l'air à Francine, leur premier enfant, née à Paris. ent le couple. (Photo Louis Chantigny)



Du temps de Laurendeau à Paris, c'était Maurras au poteau! Aujourd'hui, la Gauche est aussi subtile. (Photo Louis Chantigny)

d'indignation.»

«L'air était devenu irrespirable. Toutes ces questions m'obsédaient au point de gêner mon séjour à Paris, par ailleurs si agréable. J'en avais les oreilles qui me bourdonnaient d'entendre les slogans et les mots d'ordre et les vitupérations des uns et des autres. Les yeux m'en sortaient de la tête de lire sur les murs, jusqu'au seuil de mon appartement, les «Maurras au poteau!» Certains jours, je ne voulais plus voir, plus entendre personne...»

Était-ce une nouvelle dépression nerveuse?

Laurendeau, effectivement, se croquevilla en lui-même. Après un assez long répit, ses maux de tête, atroces, l'avaient repris dans leurs étaux. Ses insomnies s'aggravèrent, son humeur s'en ressentit. Pour la première fois depuis son mariage, il perdit patience, éleva la voix, des portes claquèrent. Déssemparée, malheureuse, Ghyslaine, sa jeune épouse, ne savait plus quelle attitude prendre: se porter

vers lui pour le soigner, le soulager, ou battre en retraite? Et question combien plus angoissante: s'agissait-il d'un malaise passager, ou d'une nouvelle dépression nerveuse?

Elle pouvait le craindre. Jour après jour, elle voyait son mari traîner plus que de coutume dans l'appartement, la barbe longue, souvent même sans avoir pris la peine de s'habiller. Écrasé dans un fauteuil, il passait de longs moments à se pétrir la tête, puis les tempes, du bout des doigts. Ghyslaine reprit quelque peu espoir quand, en fin d'un après-midi, il se remit à écouter de la musique: son cher Debussy. Cette soirée-là, elle le vit ouvrir un livre, y prendre intérêt. Le surlendemain, elle sut que la sortie du tunnel était proche quand il l'arrêta au passage pour lui lire des vers de Mallarmé.

Laurendeau émergeait effectivement de sa prostration. Parfois en compagnie de sa femme, tantôt seul, il se remit à sortir. Courtes promenades d'abord dans les environs, comme un convalescent craintif, qui compte ses pas. Puis de longues heures à flâner sans but aux alentours du Panthéon, au Quartier Latin, dans les jardins du Luxembourg.

Il retrouvait goût aux étalages des libraires, le théâtre et les concerts l'attiraient à nouveau. Il découvrait que la vie n'est pas que politique, que la sensibilité avait aussi impérieusement que la raison ses exigences et ses droits. Durant presque un mois, il ne remit pied au *Petit Voltaire*, ni dans quelque

autre café, préférant accompagner Ghyslaine dans ses courses le long de rues animées, où il se mêlait à la clientèle, discutait du temps avec le charcutier, la crémière.

Voir d'un oeil nouveau, découvrir

Au cours de ses flâneries, il se mit à observer le quartier avec un regard nouveau, tout étonné et ravi de découvrir ici des cours intérieures paisibles comme des places de village, là des jardins secrets et des maisonnettes tranquilles tapies derrière des murs. Rue Tournefort, à droite en sortant de son immeuble, au bout d'une venelle encastrée et presque invisible entre deux hautes bâtisses, il découvrit un boisé dont il n'avait jamais soupçonné l'existence, une forêt minuscule, touffue et enchevêtrée comme une jungle. Il y revint souvent, avec une chaise pliante, rêver, somnoler, goûter cette solitude, cette fraîcheur, et cette paix...

Peu à peu ses pensées le ramenèrent à ses livres, à l'objet de ses recherches. Il ressentit, avec un réel plaisir, et le goût et le besoin de se remettre au travail, de réfléchir la plume à la main. On lui fit fête au *Petit Voltaire*. Les habitués du zinc lui déclarèrent s'être fait du souci à son sujet, les «Solitaires» de l'arrière-salle vinrent tour à tour lui serrer gravement la main, et la patronne délaissa sa caisse et ses comptes pour lui servir elle-même son café bien chaud et son eau minérale bien fraîche. Loulou, la chatte tigrée et obèse, bondit sur ses cuisses et arqua voluptueusement le dos sous sa main. Laurendeau décapuchonna son stylo, et sur une page vierge de son carnet écrivit en grosses et belles rondes, qu'il souligna de trois traits vigoureux:

— Mais enfin, qu'est-ce qu'un intellectuel? □

à suivre

1. BENDA, Julien. *La Trahison des Clercs*, Grasset.
2. MAURRAS, Charles. *Les Princes des nuées*, Plon.
3. GRAMSCI, Antonio. *Oeuvres choisies*, Gallimard.
4. ARON, Raymond. *L'Opium des intellectuels*, Gallimard.
5. DEBRAY, Régis, *Le Scribe*, Grasset.
6. Op. cit.
7. Op. cit.
8. Op. cit.
9. Ces propos étaient tenus en 1957.



L'une des cours intérieures, invisibles de la rue, que Laurendeau découvrit au cours de ses flâneries. (Photo Louis Chantigny)

La marque d'imprimeur de Fleury Mesplet

par Jean Paul de Lagrave



La marque d'imprimeur de Fleury Mesplet a été retracée sur la page couverture de la *Bastille septentrionale* éditée et imprimée à Montréal en 1792.

Le dessin représente, au-dessus d'une presse d'où sortent des feuilles imprimées, une branche de néflier avec ses feuilles, sa fleur et son fruit, la nèfle. C'est de cet arbre que la famille Mesplet tirait son nom. Celui-ci vient en effet du gascon Mesplè.

Dans le dessin, la fleur du néflier est au centre d'un écu de forme ovale, qu'enveloppent à gauche des feuilles de néflier, alors qu'est posée à droite du même écu la nèfle. Cet écu, traversé par la fleur du néflier, repose sur une presse d'où jaillissent, comme

tispice de la *Bastille septentrionale*, qui a été le premier pamphlet imprimé au Québec. Il n'est pas surprenant qu'on y trouve la marque de Mesplet: cet ouvrage n'est pas en effet une réimpression, comme la plupart des livres religieux sortis des presses de l'imprimeur montréalais, mais une production authentique du pays. Ce pamphlet sans signature, probablement dû à la plume d'un rédacteur de la *Gazette de Montréal*, Henri Mézière, alors âgé de 20 ans, est une protestation contre l'emprisonnement arbitraire de trois jeunes gens. Le despotisme militaire y est blâmé et l'auteur fait serment à la liberté de s'opposer à toutes les formes de la tyrannie, selon la plus pure tradi-



Marque de l'imprimeur Fleury Mesplet

d'une corne d'abondance, des feuilles imprimées. À droite du dessin, entre la presse, on distingue deux personnes en train de dialoguer. La majuscule des Mesplet figure nettement à deux endroits sous la presse, entre les feuilles jaillissantes.

Cette marque a été relevée en fron-

tion des Philosophes des Lumières.

Au sujet du néflier, disons qu'il croît dans l'Europe tempérée. Ses fruits sont comestibles. Très âpres, ils deviennent agréables au goût en mûrissant. Le nom savant du néflier est *mespilus germanica*. □

G A Z E T T E

DU COM
ET LITTE,

Pour la Ville & District

M E R C E
R A I R E,
de MONTREAL.

M E R C R E D I,

3 Juin 1778.

AUX CITOYENS.

M E S S I E U R S,

JE me félicite de vous avoir proposé l'établissement d'un Papier Périodique, non pas tant par rapport à moi-même, que par les avantages que vous en retirerez. Je vois que plusieurs d'entre vous, Messieurs, m'encouragent par leurs Souscriptions, & que malgré la disette présente de ce qui peut intéresser le Commerce ou d'autres objets qui flatteroit votre curiosité, vous recevez avec empressement les offres sinceres que je vous ai faites, de travailler autant qu'il seroit à mon pouvoir pour la satisfaction de tous & d'un chacun en particulier.

Je m'étois proposé de remplir la Feuille des Avertissements publics & des affaires qui pourroient intéresser le Commerce. L'un & l'autre manquent pour le présent. Peu d'Avertissement, vu que le Papier n'est pas encore connu : vous savez, Messieurs, aussi bien que moi, la situation présente quant au Commerce, en conséquence je crois n'avoir aucun reproche à recevoir pour ces deux articles.

Quant aux morceaux variés de Littérature, j'espère me mettre à l'abri par le soin que je prendrai pour vous procurer ceux que je croirai les plus amusants & les plus instructifs. Je n'ignore point la difficulté de plaire à tous à la fois ; mais qu'arrivera-t-il ? La Feuille qui contiendra une plus grande quantité de matieres sérieuses ne plaira pas à

Tome I.

quelques personnes, mais bien à d'autres. La Semaine suivante, celui qui n'eût pas daigné jeter un coup d'œil sur le Papier précédent, saisira avec avidité le suivant, parce qu'il flattera son caractère, ou sera plus à la portée de ses connoissances, les sujets lui seront plus familiers, les objets peints de maniere qu'il n'ait pas besoin de microscope pour les apercevoir : chacun tour à tour y trouvera son amusement ou son instruction. Le pere de famille trouvera des ressources pour procurer de l'éducation à ses enfans. Les enfans y liront des préceptes dont la pratique sera avantageuse. Les différentes matieres qui seront traitées plairont aux uns, déplairont aux autres, mais chacun aura son tour.

Il est peu de Province qui aient besoin d'encouragement autant que celle que nous habitons ; on peut dire en général, que les ports ne furent ouverts qu'au commerce des choses qui tendent à la satisfaction des sens. Vit-on jamais, & exute-t-il encore une Bibliothèque ou même le débris d'une Bibliothèque qui puisse être regardée comme un monument, non d'une Science profonde, mais de l'envie & du désir de savoir. Vous conviendrez Messieurs, que jusqu'à présent la plus grande partie se sont renfermés dans une sphère bien étroite ; ce n'est pas faute de disposition ou de bonne volonté d'acquérir des connoissances, mais faute d'occasion. Sous le règne précédent vous n'étiez en partie occupés que des troubles qui agitoient votre Province, vous ne receviez de l'Europe que ce qui pouvoit satisfaire vos intérêts ou

A

De Garneau à Galarneau

par Jean Paul de Lagrave

François-Xavier Garneau, le premier historien qui, au milieu du XIX^e siècle, écrivit une *Histoire du Canada*, ne cite le nom de Fleury Mesplet, qu'en donnant la liste de notables emprisonnés par le gouverneur général Frédéric Haldimand, selon l'*Appel à la Justice de l'État* de Pierre du Calvet. C'est dans la monumentale *Histoire des Canadiens-français* de Benjamin Sulte, publiée en 1882, que Mesplet sort de l'ombre. Le premier imprimeur montréalais a droit à six pages, mais six pages remplies d'inexactitudes et de contradictions flagrantes: on apprend toutefois qu'il a fondé des journaux, qu'il a imprimé des livres et qu'il a été emprisonné. En publiant «Fleury Mesplet, The First Printer at Montreal» dans les *Mémoires de la Société royale du Canada* en 1906, Robert Wallace McLachlan donnait la première biographie sur Mesplet. En vingt-six pages (dont le triple en appendices reproduisant de nombreux documents), l'auteur trace les grandes lignes de la carrière de l'imprimeur. L'accent est mis sur les difficultés financières de Mesplet, qu'on présente en passant comme imbu de «*republican and free-thought sentiments*». C'est la première allusion à l'idéal qui aimait le diffuseur des Lumières.

En 1940, Séraphin Marion fait paraître un texte sur le personnage et ses journaux dans l'un des ouvrages sur la littérature canadienne des XVIII^e et XIX^e siècles, qu'ont publiés, entre 1939 et 1960 les Presses de l'Université d'Ottawa. S. Marion écrit que Mesplet était «un primaire» répandant le «poison» voltairien. C'est le «*voltairianisme le plus pur*» «*que le temps aura de la peine à éliminer*» des «*veines de quelques Canadiens du XIX^e siècle — intellectuels et ergoteurs pour la plupart*». Le même esprit anime une autre publication sortie des presses de l'Université Laval en 1945, celle de Marcel Trudel intitulée *L'influence de Voltaire au Canada*. L'historien y traite entre autres de Mesplet, de la *Gazette littéraire* et de la *Gazette de Montréal*. M. Trudel dénonce — car son ouvrage dresse une liste noire des Voltairiens canadiens — «*les trois principaux*

«*propagateurs ou disciples de Voltaire chez nous*»: Pierre du Calvet, Valentin Jautard et Fleury Mesplet. L'histoire voit dans la diffusion des Lumières un complot:

«*...il paraît que les Anglais, pour détruire ce qu'ils appelaient le papisme, ne trouvaient pas d'armes plus efficaces que la diffusion des Philosophes français.*

M. Trudel juge sévèrement la bourgeoisie pensante de Montréal:

«*cette élite est infectée de voltairianisme et se dresse trop souvent contre l'Église, quand il aurait fallu revenir à la foi ardente de Ville-Marie...*

Dans un article sur «les débuts de l'imprimerie au Canada», publié dans le *Cahier des Dix* en 1951, l'archiviste Aegidius Fauteux traite Mesplet de «pauvre diable» et soutient que sa réputation de libre-penseur est surfaite puisqu'il «*n'a jamais cessé de faire bon ménage*» avec les institutions religieuses. Mesplet «*n'était pas aussi noir*» — il y a des degrés dans la malfaisance — que le prétendait son compagnon de cellule, Pierre de Sales Laterrière. Dans le même temps, le chanoine Lionel Groulx, dans son *His-*



«*J'ai des associés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inspirer la paix et la tolérance, l'horreur pour le fanatisme, la persécution, la calomnie, la dureté des moeurs et l'ignorance insolente.*»

Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, 1772

toire du Canada depuis la découverte, consacre quelques lignes à Mesplet pour l'englober parmi les «*folliculaires*» qui ont fait «*une légende de tortionnaire*» au gouverneur Frédéric Haldimand et au nombre des «*étrangers*» qui ont tenté de constituer au Québec «*la seule forme littéraire*», un journal et une académie à Montréal. Enfin, dans l'ouvrage *Les Canadiens français de 1760 à nos jours* de Mason Wade, paru en anglais en 1955 et traduit en français en 1963, Mesplet a droit à une vingtaine de lignes qui le présentent comme un dangereux propagandiste.

Mais un courant plus équitable à l'égard du premier imprimeur montréalais se manifeste aux approches et pendant la décennie de 1970 dans les travaux de G.-André Vachon, John E. Hare et Jean-Pierre Wallot. Dans un numéro spécial d'*Études françaises*, en 1969, G.-A. Vachon pose Mesplet comme le fondateur d'un mouvement de liberté de pensée au Québec. Dans son analyse sémantique *La pensée socio-politique au Québec (1784-1812)*, publiée en 1977, l'historien J.E. Hare situe l'imprimeur comme diffuseur des Lumières. Cet éclairage, le même auteur l'avait donné dans un article paru en juillet-septembre 1973 dans les *Annales historiques de la Révolution française*. Dans ce même numéro, l'historien Jean-Pierre Wallot, dans un texte intitulé «*Révolution et réformisme dans le Bas-Canada (1773-1815)*», relève aussi le rôle de Mesplet comme diffuseur des Lumières. J.E. Hare et J.-P. Wallot avaient déjà en 1967, dans *Les imprimés dans le Bas-Canada (1801-1810)*, touché la question de l'influence des Lumières au Québec.

La plus récente biographie de Mesplet, parue en 1980 dans le *Dictionnaire biographique du Canada* sous la signature de l'historien Claude Galarneau, accentue le nouvel éclairage donné au premier imprimeur montréalais par G.-A. Vachon, J.E. Hare et J.-P. Wallot. C. Galarneau conclut avec bonheur: «*Mesplet fut un homme de métier doublé d'un esprit éclairé au sens du XVIII^e siècle.*» □



«Un serviteur des «yankees»»

(Benjamin Sulte)

Dans le tome VII de son *Histoire des Canadiens-français (1608-1880)*, Benjamin Sulte présente Fleury Mesplet comme un serviteur des «yankees». Voici le texte de Sulte dont nos commentaires entre crochets relèveront chemin faisant les différentes inexactitudes:

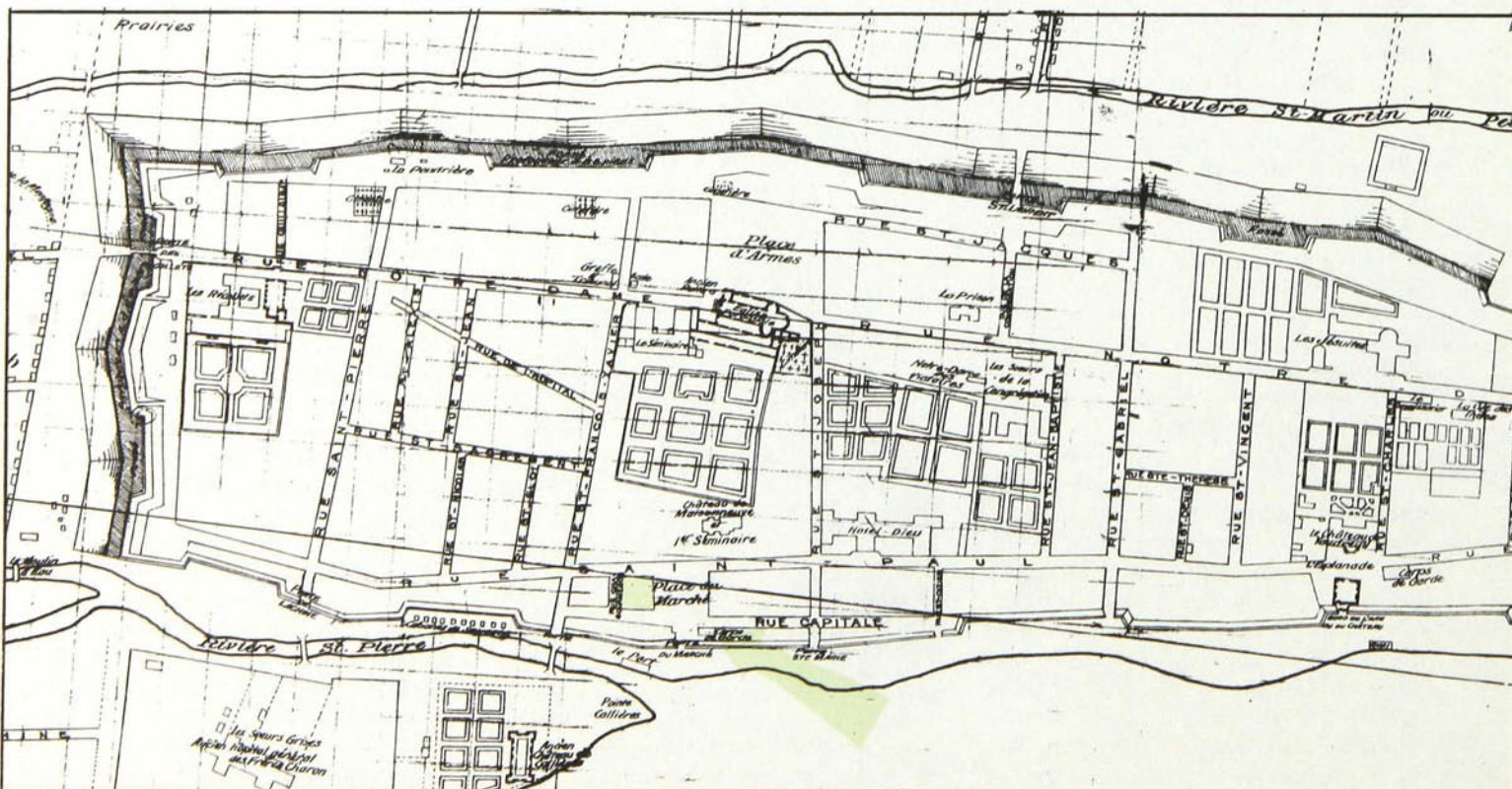
La presse militante en Canada fut une création yankee. Le colonel Hazen, qui avait pris le commandement à Montréal le 1^{er} avril 1776 s'occupa de se procurer ce nouvel engin de guerre. Il écrivit au général Schuyler touchant la nécessité d'envoyer en Canada de bons généraux, une forte armée, une somme ronde en argent sonnante et un imprimeur. On n'envoya ni armée, ni bons généraux, ni argent, mais il vint un imprimeur. Ce désir de nous soumettre à la presse était partagé par le Congrès. Au moment où le colonel Hazen l'exprimant (sic) dans sa lettre,

une commission composée de Benjamin Franklin, Samuel Chase et de Charles Carroll se mettait en marche, de Philadelphie, pour le Canada. Ces trois personnages devaient gagner les Canadiens à la cause du Congrès et fonder un journal. Dans ce dernier but, on réunit un matériel d'imprimerie [Mesplet utilisa sa propre imprimerie qu'il fit transporter] et l'on engagea un imprimeur pour conduire la besogne. Cet homme se nommait Joseph Fleury Mesplet [L'extrait de baptême ne porte pas le prénom de Joseph], de l'atelier de Franklin [Mesplet avait son propre atelier, dans le même local qu'un autre imprimeur nommé Miller] à Philadelphie, à ce que l'on croit; il est certain qu'il avait imprimé à Philadelphie, en 1774, le manifeste lancé par le Congrès pour entraîner les Canadiens dans le mouvement d'Indépendance: «Lettre adressée aux habitants de la province de Québec, de la part du Congrès de l'Amérique septentrionale, tenu à Philadelphie» [Titre

exact: *Lettre adressée aux habitants de la province de Québec, ci-devant le Canada, de la part du Congrès général de l'Amérique septentrionale, tenu à Philadelphie*]. Le 29 avril, commissaires et imprimeries arrivaient à Montréal [Ce n'est que le 6 mai que Mesplet et son imprimerie arrivèrent à Montréal, en raison d'un naufrage à Chambly]. Dès le lendemain les envoyés reconnurent que leur cause était entièrement perdue dans ce pays. Les Yankees avaient levé le siège de Québec. Franklin s'en retourna le 11 mai. Ses collègues en firent autant le 29. Durant ce mois, plusieurs manifestes et affiches de circonstances furent publiés. Mesplet avait monté sa presse dans le Vieux Château... [Mesplet n'imprima rien, car il manquait de papier, endommagé par le naufrage. Il monta ses presses dans une maison louée rue Capitale, près de la place du Marché].

(...)

Les «Congréganistes» décampant,



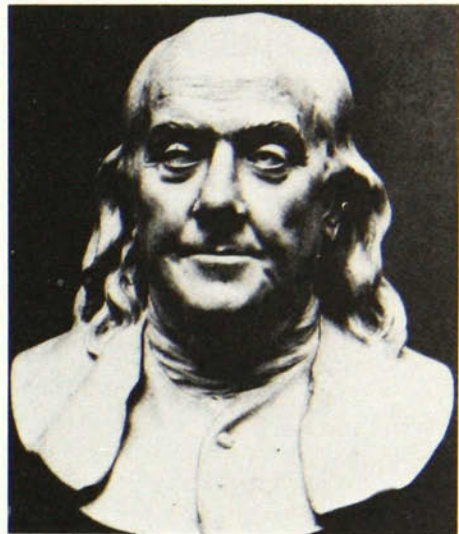
Montréal en 1761 d'après Paul Labrosse avec additions par E.-Z. Massicotte, archiviste. Montréal 1914. On voit l'emplacement de la première imprimerie située rue Capitale.

Mesplet eut le courage de chercher à s'établir parmi nous. Il se dirigea vers Québec, et, dans la même année 1776, y publia une édition du Cantique de Marseille [Cantique de l'âme dévote par Laurent Durand, d'après une édition de Marseille], dont il reste encore des exemplaires. Ce livre porte pour noms d'éditeurs Fleury Mesplet et Charles Berger. C'est l'un des premiers imprimés en Canada. Mesplet le dédie aux âmes pieuses et espère «pouvoir participer un jour au bonheur qui les attend». Il est probable que le voisinage de la Gazette [de Québec] constituait une trop forte concurrence pour l'atelier nouveau [Mesplet n'a jamais transporté ses presses à Québec] car nous voyons bientôt les deux associés, Mesplet et Berger [Berger était resté à Philadelphie], installés à Montréal, place du Marché... [Mesplet s'installe rue Capitale une dizaine de jours après son arrivée à Montréal, au mois de mai 1776], et y impriment le Règlement de la conférence de l'Ado-

ration perpétuelle [Titre exact: Règlement de la confrérie de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement et de la Bonne Mort], le premier livre paru à Montréal. Cette année, dans la même ville, ils imprimèrent une tragédie en trois actes: Jonathas et David, qui fut représentée au collège Saint-Raphaël (Château Vaudreuil) par les élèves de cette institution. Peu après, Berger se retira de la société [Berger ne se retira pas, mais son nom n'apparut plus comme imprimeur et libraire]. (...)

Cette douce innocence de la Gazette de Québec n'est plus comprise aujourd'hui; Mesplet la partagea quelques mois. Son prospectus de la Gazette de Montréal [Il s'agit de la Gazette du commerce et littéraire] renferme le passage suivant: «J'insérerai tout ce que l'on voudra me communiquer pourvu qu'il n'y soit fait mention ni de religion, ni du gouvernement, ni de nouvelles concernant la situation présente des affaires publiques à moins que d'être autorisé par le gouvernement. — mon intention étant de me borner aux annonces, au commerce et aux matières littéraires». La Gazette [du commerce et littéraire] parut le 3 juin 1778... La relation de Saint-Luc de la Corne sur le naufrage de l'Aguste sortit la même année des presses de Mesplet à Montréal. (...)

De 1778 à 1784, la politique se fit dans les gazettes et au coin du feu, à défaut d'une assemblée législative. Ceux qui tenaient la plume de l'opposition étaient des Français. Se faisant l'organe de cette opinion, Fleury Mesplet entreprit de publier (1779) une gazette «du genre libellique», selon que s'exprime un annaliste du temps. Le rédacteur fut un nommé Valentin Jotard ou Joutard [Jautard], avocat de

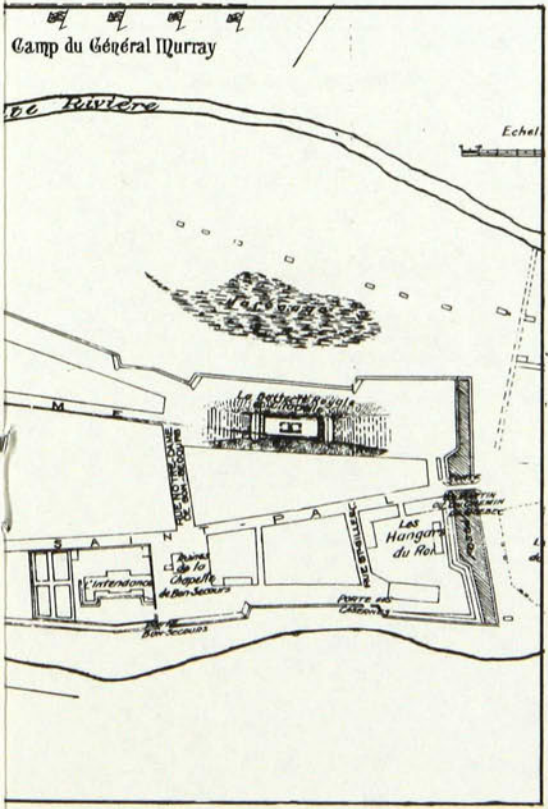


«... aimant la liberté, nous désirions que ses bienfaits s'étendissent sur tous les hommes, et qu'il n'y eût pas en Amérique un point d'appui pour une servitude future.»

Lettre de Benjamin Franklin à son fils William Franklin, le 22 mars 1775.

Montréal où s'imprimait la feuille nouvelle sous le titre de: Tant pis, tant mieux, premier journal entièrement français publié en Amérique [Trompé par les dires du mémoraliste Pierre de Sales Laterrière, Sulte imagine la fondation d'une nouvelle feuille, alors qu'il s'agit toujours de la Gazette littéraire, fondé en 1778]. Le gouverneur... coffra l'imprimeur et le rédacteur... Cela se passait en 1780 [La double arrestation eut lieu en 1779]. Jotard et Mesplet furent logés dans la prison de Québec... [Suivent les portraits de l'imprimeur et de journaliste selon Laterrière]. (...)

La même année 1788, Fleury Mesplet élit à Montréal la Gazette littéraire... [Il s'agit de la Gazette de Montréal, qui fut fondée en 1785]... Après dix-huit mois d'existence, la Gazette littéraire fut supprimée, parce que ses tendances étaient évidemment à l'annexion aux États-Unis [Sulte veut parler de la Gazette de Montréal; mais celle-ci ne fut pas supprimée et ne publia aucun article en faveur d'une annexion aux États-Unis, non plus que la Gazette littéraire]. □





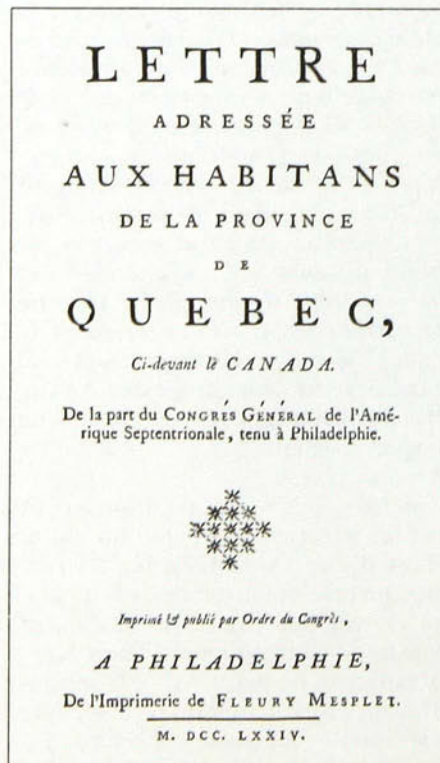
«Un malin malchanceux»

(Aegidius Fauteux)

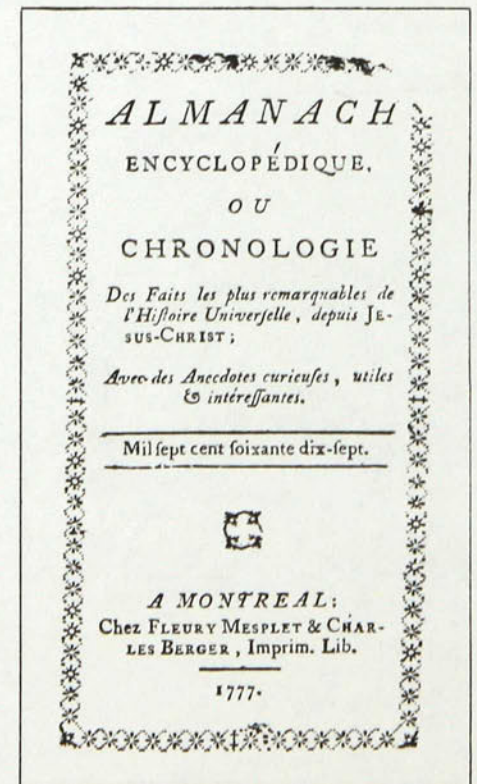
La biographie que donne Aegidius Fauteux de Mesplet (*L'introduction de l'imprimerie au Canada: les premiers imprimeurs dans le district de Montréal.* — Montréal; Rolland, 1957. — 19 p.) est truffée d'erreurs. Nous citerons les plus flagrantes suivies de nos corrections entre crochets:

«Né à Lyon de parents modestes, Mesplet apprit sans doute les rudiments de son métier dans une des nombreuses boutiques de sa ville» [Né à Marseille, Mesplet était d'une famille d'imprimeurs remontant à la fin du XVII^e siècle]; «Il est donc probable que ce fût (sic) Mesplet lui-même, prévoyant, qui élaborait un projet d'atelier devant servir à la propagande française à Montréal, et le présenta habilement au Congrès...» [C'est le Congrès lui-même qui, par l'entremise de Chase demanda à Mesplet de devenir imprimeur du Congrès à Montréal; il n'a jamais été question de «propagande française»]; «il ne paraît pas qu'il ait eu le temps de revoir Benjamin Franklin, ce dernier était reparti pour les États-Unis cinq jours plus tard...» [En arrivant à Montréal, Mesplet, à titre d'imprimeur du Congrès, était dans l'obligation de se présenter devant ses patrons, les commissaires dont le président était Franklin]; «Il avait trouvé asile, en arrivant... rue Capitale, non loin de la place du Vieux Marché» [Mesplet et ses gens logèrent tout d'abord une dizaine de jours à l'auberge]; «... le point culminant de ses mésaventures semble avoir été la défection des aides qu'il avait amenés...» [Les deux ouvriers-imprimeurs restèrent à son emploi; seul le journaliste le quitta]; «(Mesplet) ne quitta la prison que le 18 juin, et n'avait pas encore goûté le plaisir d'être maître de son propre atelier» [Mesplet ne fut libéré que le 20 juillet après 26 jours d'incarcération; avant son arrestation, il occupait son atelier rue Capitale depuis plus d'un mois]; «Mesplet commença cette même année 1777 la publication de ses almanachs curieux et intéressants...» [Le premier almanach publié par Mesplet s'appelait l'*Almanach encyclopédique*]; «Valentin Jautard, émigré français comme lui, et qui se piquait d'attitudes littéraires et pouvait prétendre à une certaine érudition...» [Jugement qui s'inspire des Mémoires de Laterrière]; «Ses premiers mois d'existence (de la *Gazette du commerce et littéraire*) ne virent rien paraître qui pût le moins du monde l'incriminer aux yeux des autorités...» [Le journal fut pourtant suspendu; son imprimeur et son journaliste menacés de bannissement]; «il (Jautard) lança des attaques contre le gouvernement...» [La *Gazette littéraire* n'attaqua jamais le gouvernement et ne publia rien relativement à la guerre entre les colonies unies et la Grande-Bretagne]; «... la *Gazette littéraire*... succomba sous le poids d'un article encore plus incisif que les autres... «*Tant pis, tant mieux!*» [L'arrestation était ordonnée avant la publication du dernier numéro du journal contenant cet article]; «Sous sa nouvelle livrée (la *Gazette de Montréal*) se consacra à peu près entièrement à la publication de proclamations officielles, d'annonces commerciales ou judiciaires...» [La *Gazette de Montréal* fut un puissant organe de diffusion des Lumières]; «Mesplet fut un artisan énergique...» [Nous retrouvons ici le bon ouvrier-imprimeur des Mémoires de Laterrière].

Plusieurs de ces erreurs auraient pu être évitées si A. Fauteux avait tenu compte des documents sur Mesplet publiés par R.W. McLachlan en 1906, soit une cinquantaine d'années auparavant. □



Première lettre aux Québécois



Premier almanach en langue française

«Pas assez instruit»

(Claude Galarneau)

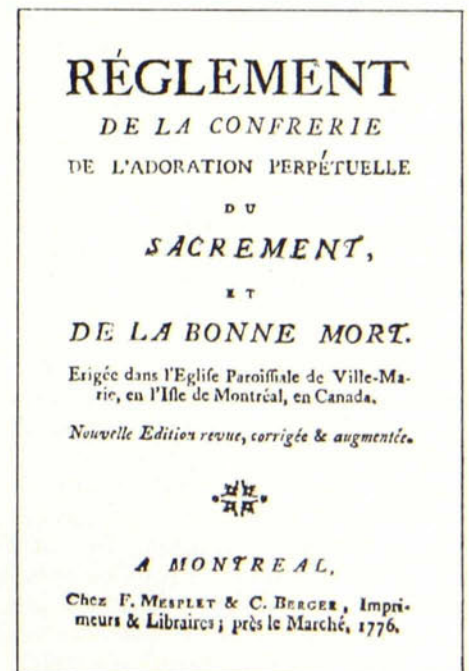
Tout en donnant son importance à la diffusion des Lumières dans la carrière de Mesplet, Claude Galarneau, dans la notice qu'il consacre au personnage en 1980 dans le *Dictionnaire biographique du Canada* n'a pu éviter certaines inexactitudes. Voici les plus notables, avec les corrections entre crochets:

«Mesplet réussit à convaincre le deuxième Congrès continental qu'une imprimerie française est nécessaire à la révolution dans cette ville...» [C'est un comité du Congrès qui décida du choix de l'imprimeur, sans que Mesplet ait eu à s'adresser lui-même à l'assemblée des représentants]; «Arrêté et mis en prison avec ses employés, Mesplet est vite relâché et il s'établit rue Capitale...» [Mesplet et ses gens passèrent vingt-six jours en prison et l'installation rue Capitale avait précédé l'emprisonnement]; «Jautard, pourtant un fervent voltairien, donne beaucoup de place aux écrits antivoltairiens...» [Le pourcentage réel d'écrits antivoltairiens ne permet pas un tel étonnement]; «... les deux hommes — Mesplet et Jautard — ne retrouvent leur liberté qu'en septembre 1782...» [Seul Mesplet quitta la prison en 1782; Jautard ne sortit qu'en 1783]; «Débarassé de ses créanciers et, si l'on peut dire, libéré de la propriété de son atelier, Mesplet en profite pour reprendre l'idée d'un journal: le 25 août 1785 paraît la première édition de la *Gazette de Montréal* — *The Montreal Gazette*...» [La vente des biens de Mesplet eut lieu après la fondation de la *Gazette de Montréal*, comme l'imprimeur le rappelle lui-même dans le numéro du 24 novembre 1785]; «On lui attribue environ 80 titres...» [Mesplet a imprimé 96 titres, livres et brochures]; «Mesplet s'identifie au type américain, qui est d'abord imprimeur-journaliste, contrairement à son homologue européen qui est imprimeur-libraire...» [Mesplet, comme d'ailleurs Brown et Gilmore à Québec, s'identifie comme imprimeur-libraire; Mesplet a des journalistes à son service; il reste l'éditeur dans ses interventions écrites; il est aussi un libraire qui s'annonce comme tel]; *Valentin Jautard, qui en est sans*

doute le rédacteur jusqu'à sa mort en 1787...» [Jautard a refusé d'être rédacteur de la *Gazette de Montréal*, comme en fait foi une lettre ouverte publiée dans le périodique, le 1^{er} septembre 1785]; «*La mort de Mesplet n'a suivi que de huit mois le changement obligé de ton de son journal...*» [Au mois d'août 1793, la publication d'un texte «philosophique» occasionne le boycott de la *Gazette de Montréal* par les postes royales: mais nous continuons à trouver dans le journal des articles favorables à la Révolution française]; «*Mesplet n'est pas assez instruit. Les quelques lettres qu'on possède de lui montrent la difficulté qu'il a à s'exprimer...*» [Les lettres, suppliques, mémoires et articles de Mesplet sont écrits dans un français correct]. □



Premier pamphlet imprimé au Québec



Premier livre imprimé à Montréal par Mesplet

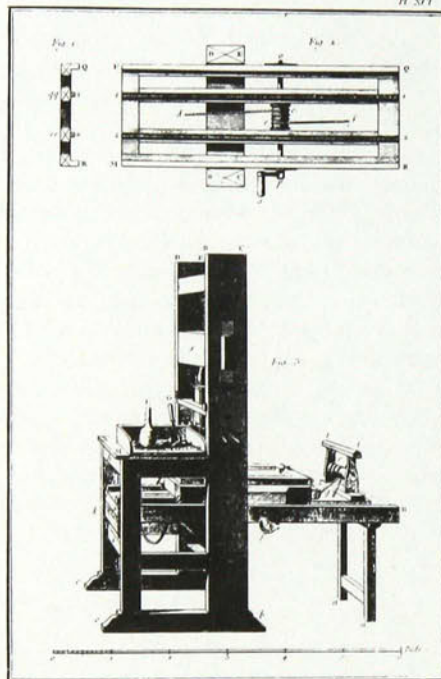


«Un imprimeur et ses erreurs»

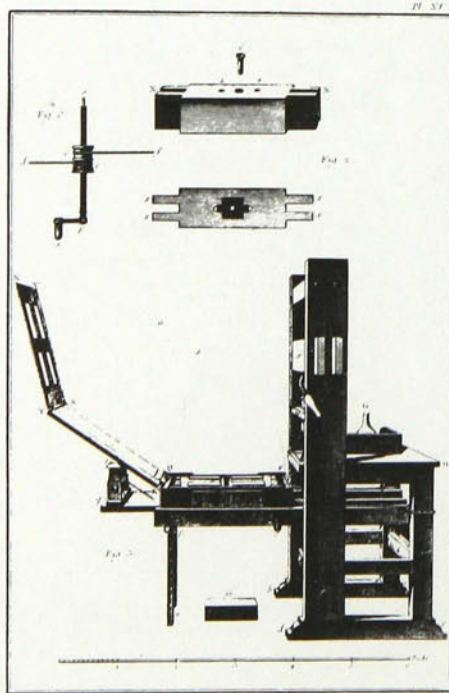
(Andrew Collard)

Dans une brochure intitulée *Naissance d'un journal dans une ville aux abords du Nouveau-Monde*, publiée par *The Gazette* en 1983, Edgar Andrew Collard n'évite pas certaines erreurs quand il parle de Mesplet. Nous les indiquons ici entre crochets à la suite du texte erroné entre guillemets.

«Conçu par Benjamin Franklin, le journal fut créé dans le but de convaincre les Montréalais que leur avenir résidait dans la Révolution et que le Québec devait devenir la 14^e colonie des États-Unis d'Amérique» [Fondée en 1778 alors que Franklin était en mission diplomatique à Paris, la *Gazette du commerce et littéraire* ne put obtenir la permission d'être publiée qu'à la condition expresse de ne pas parler du conflit entre la Grande-Bretagne et ses colonies américaines, ce qu'elle fit: il est impossible de trouver un seul article de la *Gazette littéraire* favorable à l'adhésion du Québec au mouvement d'indépendance]; «On le retrouve (Mesplet) à Londres dans une imprimerie de Covent Garden» [Il s'agit non pas d'un atelier quelconque, mais de son propre atelier comme en fait foi le témoignage du chevalier de Champigny, auteur de *la Louisiane ensanglantée*, imprimée par l'entreprise de Mesplet à Londres en 1773]; «Mesplet suivit Franklin à Montréal, se déplaçant plus lentement en raison de son matériel» [Le retard de Mesplet était dû à un naufrage dont il fait mention lui-même dans un rapport au Congrès américain en 1783]; «Et il commit l'erreur de choisir comme éditorialiste un notaire montréalais du nom de Valentin Jautard» [Jautard, qui était avocat, agissait surtout comme critique littéraire]; «Mais il n'était pas très prudent en temps de guerre de publier un journal littéraire rédigé dans le style à l'emporte-pièce de Voltaire» [On hésite à croire que l'historien ait déjà lu Voltaire pour définir aussi sommairement son style]; «Sir Frederick Haldimand dut faire face à une avalanche de protesta-



«Imprimerie, presse vue par le côté du dedans»



«Imprimerie, presse vue par le côté du dehors.» Planches tirées de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

tions» [Les deux seules protestations connues proviennent du seigneur ecclésiastique Étienne Montgolfier et du juge René-Ovide Hertel de Rouville]; «Le journal de Mesplet n'était que propagande révolutionnaire et subversive» [Il suffit de lire entièrement la *Gazette littéraire* pour constater que cette affirmation est totalement fausse]; «Malgré leur détention, Mesplet et Jautard, ainsi que d'autres suspects furent traités beaucoup plus comme des gentilhommes en détresse que comme des criminels» [Les témoignages des prisonniers, leurs suppliques, les descriptions des lieux par Pierre de Sales Laterrière et Pierre du Calvet, les plaintes de Marie Mirabeau-Mesplet, la mort prématurée de Jautard, tout indique une captivité atroce]; «Les autorités organisèrent l'évasion de Mesplet» [Mesplet fut relâché «fugitivement», c'est-à-dire sans remplir aucune formalité — le gouverneur refusant tout procès — et cet élargissement était dû à une supplique de Marie Mirabeau-Mesplet assurant deux cautions]; «... il pensa qu'assez de temps s'était écoulé pour qu'on ait oublié ses erreurs antérieures. Le 25 août 1785, six ans après son arrestation, il fit revivre la *Gazette*...» [Son long emprisonnement avait ruiné financièrement Mesplet, c'est pourquoi il s'écoula six ans avant de lancer son journal: il réalisa de nombreux travaux d'impression et s'engagea ouvertement en faveur d'une nouvelle constitution]; «Il s'avéra d'abord prudent en excluant du journal tout sujet controversé» [Il donnait toute l'information du moment et ne se gênait pas pour oublier des éloges de Voltaire et d'autres philosophes des Lumières]; «Tout était rédigé dans les deux langues» [Les textes anglais étaient traduits en français, mais non pas les articles français en anglais]. □

La voix d'une presse libre et vraie

Le journal du progrès et de l'union

Le citoyen communiquera plus promptement et plus clairement ses idées; de là le progrès des arts en général, et un acheminement à l'union entre les individus.

Prospectus de la *Gazette du commerce et littéraire*, août 1778.

L'écueil des préjugés

Le papier périodique de Montréal est l'écueil où se brisent tous les préjugés...

Fleury Mesplet, dans la *Gazette littéraire*, 18 novembre 1778.

Au service de la Vérité

Dans tout ce qui sera inséré dans cette Gazette, j'observerai inviolablement d'avoir toujours présente l'image auguste de la Vérité...

Fleury Mesplet, prospectus de la *Gazette de Montréal*, août 1785.

Avoir une presse libre est essentiel

L'entière liberté de la presse est le plus grand bonheur dont puisse jouir un État... la liberté commune dépend de celle de la presse.

À quoi sert la presse en Angleterre? Je le dirai en peu de mots: à réformer les abus dans les charges publiques, à réprimer les vices des Grands, et à imposer un frein à la violence des ministres. Pouvons-nous nous persuader qu'il n'y a pas dans cette province matière de critique, pas d'abus dans les charges, qu'il n'y a pas de vices à ré-

former, d'autorité à réprimer? Plût à Dieu que cela fût vrai! Mais il est visible que ce pays, eu regard à ce point, ne ressemble que trop aux autres!

Lettre au chevalier de J., dans la *Gazette de Montréal*, le 2 septembre 1790.

Des coups portés aux préjugés

... je vois avec attendrissement combien vous travaillez à purger le vieux système de ses défauts, combien vous vous appliquez à inspirer du goût pour les belles-lettres à la jeunesse de cette colonie, quels coups heureux enfin vous portez aux préjugés, à l'ignorance et au sot orgueil.

Lettre ouverte de l'Homme libre à Fleury Mesplet, dans la *Gazette de Montréal*, le 2 décembre 1790.

L'amour de la vraie vertu

Mon principal soin surtout sera de redoubler mes efforts pour inspirer à votre jeunesse, qui voudra bien lire mes feuilles, le goût de l'étude et des sciences, l'amour de la vraie vertu, et la connaissance de ses obligations envers la société...

Fleury Mesplet, dans la *Gazette de Montréal*, le 30 décembre 1790.

Chérir la liberté de la presse

Songez, ô Canadiens, mes compatriotes, que l'état d'avilissement défend l'usage de la raison, rend à la fois les hommes malheureux et cruels...

Réfléchissez sur ce que vous devez à vous-mêmes, à votre postérité et au bien-être de votre patrie. Ce n'est qu'à l'extension des Lumières de la Vérité que vous serez un jour redevable de votre félicité; la marche de l'Europe entière peut vous en convaincre.

Accélérez par vos efforts ces heureux moments — chérissez la Vérité — saisissez tous les moyens d'affermir son empire. Chérissez surtout la liberté de la presse. Voici la maxime sur laquelle elle est fondée: Sait-on la vérité, il faut la dire.

*Mais le peut-on toujours? Oui, sous un gouvernement libre on doit braver les préjugés, dont la rage s'accroît en raison de leur stupidité. En suivant ce vieux proverbe à la rigueur, «**Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire**», vous laissez prendre l'empire au fanatisme, à l'ignorance, à la superstition... Ceux qui ont intérêt d'abuser de leurs compatriotes, ou au moins de les retenir dans l'esclavage des préjugés, profitent avidement de la stupidité générale, subjuguent par l'opinion et réduisent à l'état le plus abject ceux-mêmes qu'ils devraient éclairer sur leurs devoirs et sur leurs intérêts.*

... apprenez vos droits... citoyens!

Le Génie canadien, dans la *Gazette de Montréal*, le 24 mars 1791



Le défi de bâtir un pays heureux

Liberté et courage

...le bonheur d'un peuple dépend absolument de sa liberté et de son courage pour la maintenir.

Première Lettre du Congrès aux habitants du Québec, imprimée par Mesplet en 1774.

Un seul recours: la Providence

... Il m'est arrivé si souvent, dans ce pays-ci, que l'on me tendait la main gauche, et que la droite était munie d'un poignard, que je ne me fie plus qu'à la Providence et aux honnêtes citoyens qui m'honorent de leur protection...

Fleury Mesplet, dans la *Gazette littéraire*, 5 mai 1779.

Voltaire, l'éveilleur des esprits

Quoique Voltaire ait été quelquefois trop osé dans ses principes, néanmoins il a le plus contribué, par ses écrits, à l'élévation des sentiments qui actuellement dirigent, pour ainsi dire, tous les États de l'Europe. Il a réveillé le génie et l'a engagé à faire des découvertes. Il a attaqué avec succès la forteresse de la superstition. Il a fait cesser toutes les disputes de religion qu'un zèle outré occasionnait. Les hommes peuvent actuellement, protégés par la bienveillance générale, faire profession de tout système, croire suivant leur connaissance, sans craindre qu'ils se dévorent les uns, les autres; ils n'oublieront plus la cause de l'humanité pour celle de la religion...

Première page de la *Gazette de Montréal*, le 2 mars 1786.

Appel à la vigilance

Tous les gouvernements portent en eux-mêmes le germe de leur propre dissolution, et les plus sages constitutions, si elles ne sont défendues par l'esprit de la liberté et de vigilance, seront bientôt anéanties. Quand les droits naturels de nos compatriotes paraissent en danger, chaque individu a le droit de juger pour lui-même, et de déclarer ouvertement sa façon de penser, si toutefois elle est conforme au sens commun et à la saine raison. Le premier et le plus essentiel de tous ces privilèges est celui de participer à la législation, et d'être gouverné par des lois de notre propre choix...

Sidney, dans la *Gazette de Montréal* du 1^{er} janvier 1789.

La misère des paysans

Le malheureux paysan est toujours concentré dans la misère. Rien ne peut l'arracher à l'indigence...

(...)

On ne trouverait pas dans le pays dix fermiers qui soient en état d'attendre ces heureuses révolutions du commerce qui les enrichiraient. Pressés de rendre l'argent qu'ils doivent, ils se hâtent de vendre leur blé à l'avidité du marchand qui l'exporte ou le fait serrer dans des magasins qu'on ne peut ouvrir qu'en lui présentant une clé d'or. Et le malheureux qui n'en a pas expire à la porte.

Pourquoi faut-il que le vil intérêt empoisonne les plus heureux projets? Pourquoi se trouve-t-il des hommes qui ne savent pas mettre de bornes à leurs avides désirs? Pourquoi se trouve-t-il des monstres qui voient avec joie les pleurs de la misère, et attendent avec impatience l'épouvantable crise de la famine; il serait cependant facile de mettre un frein à l'avidité de ces êtres abominables, sur les-

quels on ne peut arrêter les regards sans rougir d'être homme.

Gazette de Montréal, le 4 juin 1789

Ne pas se faire couper les ailes

Il ne faut pas que le ciseau de la superstition et de la théologie rogne les ailes du génie! Il est absolument nécessaire que les hommes se servent de la raison que Dieu leur a donnée pour guide, qu'ils examinent tout, qu'ils cherchent sans cesse à découvrir la Vérité qui peut seule faire le bonheur de leur existence. Qu'a de dangereux à la société la liberté de tout penser et de tout dire? Les égarements même de la Raison ont souvent fait naître les lumières au sein des ténèbres. Il n'y eut jamais que les erreurs — que le fanatisme et la superstition ont voulu consacrer — qui aient semé le trouble et la division.

Le Génie canadien, dans la *Gazette de Montréal*, le 20 janvier 1791.

Chanson de l'Égalité

On verra tous les états
Entr'eux se confondre,
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux.
Suivant la nature
O gué!
Suivant la nature.

Du même pas marcheront
Noblesse et roture,
Les hommes retourneront
Au droit de nature.
Dans notre religion,
Plus de superstition.
Adieu fanatique
O gué!
Adieu fanatique.

Chanson sur l'air «La belle aventure, o gué!», dans la *Gazette de Montréal*, le 13 octobre 1791.

Étouffons «l'hydre horrible»

Aujourd'hui, mon voisin est chargé de chaînes, et demain, compagnon malheureux de sa captivité, je gémirai avec lui sur l'injustice de notre sort. Étouffons donc l'hydre horrible de la persécution avant sa formation entière. Que l'homme de lettres consacre sa plume et ses veilles à démasquer les tyrans, ces lâches fléaux de l'humanité; qu'il les impraigne de honte, qu'il les poursuive jusque dans la tombe et au-delà, afin que l'homme puissant, que l'homme élevé s'abstienne d'abuser de son autorité, par la crainte d'encourir la haine et l'exécration de la postérité: châtement le plus terrible que l'esprit humain puisse concevoir...

La Bastille septentrionale, préface, 1792.

Les tyrans et la Vérité

...les tyrans déclarent une haine irréconciliable à la Vérité, et s'efforcent d'écraser ceux qui ont l'âme assez forte pour l'annoncer. Dès que cette Vérité les blesse, ils interposent habilement le voile de la religion entre eux et leurs sujets; ils échauffent les peuples contre cette Vérité, en la faisant passer pour une sédition, un délire, un attentat contre le Ciel même pour un blasphème contre les représentants de la divinité... à l'aide de la loi, qui n'est communément que l'expression de son propre caprice. Le tyran travestit l'ami du genre humain, le bienfaiteur de ses concitoyens en un rebelle, un infâme, un perturbateur, dont les fureurs doivent être rigoureusement châtiées...

Extrait de l'article ayant occasionné le boycott des postes royales et publié dans la *Gazette de Montréal*, le 27 juin 1793.

Les «brigands couronnés»

... les amis de la France et de l'humanité verront qu'il n'y a pas lieu de désespérer. Quelle raison a un peuple libre de craindre un petit nombre de brigands couronnés et des hordes d'esclaves... Quels sont les citoyens de France? des gens armés pour la défense de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfants, de leur liberté. Avec de pareils motifs, un peuple est invincible!

La Gazette de Montréal, le 30 août 1792.

Bibliographie

- ¹ McLACHLAN, Robert Wallace. — «Fleury Mesplet, The First Printer at Montreal». — *Mémoire de la Société royale du Canada*, 1906, pp. 196-310.
- ² FAUTEUX, Aegidius. — «Fleury Mesplet: une étude sur les commencements de l'imprimerie dans la ville de Montréal». — *Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 28, n° 2, 1934, pp. 164-193.
- ³ MORIN, Victor. — *Fleury Mesplet, pionnier de l'imprimerie à Montréal*. — Montréal: Papier Rolland, 1939. — 30 p.
- ⁴ MARION, Séraphin. — *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, tome 2. — Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1940. — 191 p.
- ⁵ TREMAINE, Marie. — *A Bibliography of Canadian Imprints 1751-1800*. — Toronto: University of Toronto Press, 1952, XXVII, 705 p.
- ⁶ FAUTEUX, Aegidius. — *L'introduction de l'imprimerie au Canada: les premiers imprimeurs dans le district de Montréal*. — Montréal: Papier Rolland, 1957. — 19 p.
- ⁷ VACHON, G.-A. — «Une littérature de combat, 1778-1810: les débuts du journalisme canadien français». — *Études françaises*, Montréal, vol. 5, n° 3, 1969. — pp. 249-375.
- ⁸ LAGRAVE, Jean-Paul de. — *L'exercice du droit de l'information au Québec, des origines à 1840*. — Thèse de doctorat ès Sciences de l'Information, Université de Paris, 1972. — 552 p.
- ⁹ BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean. — *La presse québécoise des origines à nos jours*, tome I (1764-1859). — Québec: Presses de l'Université Laval, 1973. XI, 268 p.
- ¹⁰ GREIG, Peter E. — *Fleury Mesplet (1734-1794), the First French Printer in the Dominion of Canada*. — Mémoire de maîtrise, Institute of Bibliography and Textual Criticism, University of Leeds (G.B.), 1974. — 214 p.
- ¹¹ LAGRAVE, Jean-Paul de. — *Les origines de la presse au Québec*. — Montréal: LG, 1975. — 157 p.
- ¹² BENOIT-LADOUCEUR, Lucie et BIRON, Michel. — *Les almanachs québécois, des origines à nos jours*. — Montréal: Bibliothèque nationale du Québec, 1975. — VI, 41 p.
- ¹³ LETOCHA, Louise. — «Le premier livre illustré au Québec». — *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, septembre 1976, pp. 5-7.
- ¹⁴ THÉRIAULT, Michel. — «Printer to the Congress in Montreal, Fleury Mesplet, premier imprimeur et fondateur de *The Gazette* à Montréal». — *Forces*, n° 43, 1978. — pp. 44-51.
- ¹⁵ LAGRAVE, Jean-Paul de. — «Il y a 200 ans paraissait à Montréal le premier journal francophone en Amérique»; *Le Devoir*, 23 octobre 1978, p. 4.
- ¹⁶ LAGRAVE, Jean-Paul de. — *Histoire de l'Information au Québec*. — Montréal: Éditions La Presse, 1980. — 245 p.
- ¹⁷ BUONO, Yolande. — *Imprimerie et diffusion de l'imprimé à Montréal (1776-1820)*. — Mémoire de maîtrise en bibliothéconomie, Université de Montréal, 1980. — 216 p.
- ¹⁸ GALARNEAU, Claude. — «Fleury Mesplet», notice dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, IV, 1980: pp. 601-603.
- ¹⁹ COLLARD, Andrew. — *Naissance d'un journal dans une ville aux abords du Nouveau Monde*. — Montréal: *The Gazette*, 1983. — 9 p.
- ²⁰ LAGRAVE, Jean-Paul de. — *Fleury Mesplet, diffuseur des Lumières au Québec*. — Thèse de doctorat ès Lettres, Études françaises, Université de Montréal, 1985. — 436 p. □

De la sérénité de l'âge à celle des divinités de l'Inde

par Serge Provencher

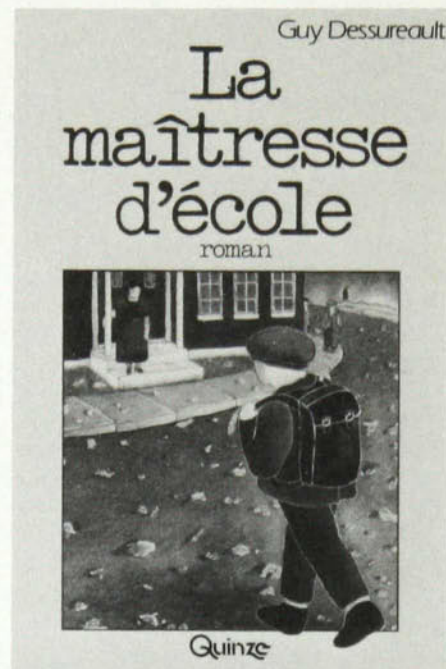


une toile de lumière «large de soixante-dix hivers et de soixante-dix printemps». Y sont brossées — trop rapidement, peut-être — les grandes lignes de sa vie de femme, d'épouse et de mère, sur un chevalet d'optimisme et d'amour. Partout, les couleurs qui dominent irradient par conséquent le bonheur le plus vif, subtilisé jour après jour à un destin pas toujours aussi rose qu'elle le voudrait. À chaque épreuve correspond aussi un acte de courage, phénomène tout à fait normal chez cette personne qui croit que «l'existence est un mouvement en devenir perpétuel» et l'être humain «une passion». C'est dire que la crise, la guerre, la grande noirceur et la Révolution tranquille n'érousseront en rien cette inépuisable vitalité, y compris l'arrivée de la retraite. Celle-ci ne sera rien d'autre qu'une nouvelle occasion d'entreprendre, comme si l'existence venait juste de se mettre en branle.

Un bonheur véritable disputé à un destin capricieux

Cinquième lauréate du «Prix Angéline Berthiaume Du-Tremblay», accordé dans le cadre du concours organisé par le mensuel *Le troisième âge*, Émie Bujold-Bourdages nous offre ici

BUJOLD-BOURDAGES, Émie. — *Le temps d'une vie*. Montréal, Libre Expression, 1985, 151 pages.



Une leçon de vie

En une époque rythmée par les tangos de Xavier Cugat, les voyages de noces aux chutes Niagara, l'arrivée de la télévision et les aventures de *Martin le malin*, un jeune écolier s'éprend de son institutrice «aux yeux d'azur» et à la «grosse poitrine». Pour une fois, cependant, l'affection sera réciproque, puisque la femme est séduite par la sensibilité du garçon. Les portes de son logis lui seront donc continuellement ouvertes, avec le résultat que Paul fera bientôt partie intégrante d'une nouvelle famille. Il lui est ainsi possible de s'arracher à un milieu asphyxiant et d'entrevoir des horizons dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Lui sont notamment révélées les joies de la campagne, des réveillons heureux, de la pêche au petit poisson des chenaux et de la grande musique. Mais ce qui le ravit le plus, c'est la tendresse dont il est enfin l'objet, et, par après, sa rencontre avec la sexualité. L'écriture est par ailleurs alerte et dans l'ensemble plutôt réussie, quoique souvent imprégnée d'une sobriété qui ne laisse guère de place à l'invention.

DESSUREAULT, Guy. — *La maîtresse d'école*. Montréal, Quinze, 1985, 174 pages.



Une intrigue légère dans un décor de villégiature

Une duchesse à Ogunquit n'est pas ce qu'on pourrait appeler un grand roman policier. Quelquefois, l'ouvrage tient davantage de la défunte série *Les enquêtes Jobidon* laquelle faisait les délices des enfants encore naïfs des années soixante. Enjeux et personnalités sont par exemple beaucoup moins importants qu'on voudrait le laisser croire, dans une intrigue plutôt mince et sortie d'une flopée de fausses pistes sur lesquelles l'auteur voudrait voir le lecteur s'engager. D'un autre côté, en dépit de ces limites et de son mystère à rabais, il reste que le roman n'est pas désagréable à lire et constitue un excellent divertissement. Cela n'est certes pas étranger au talent de Claude Jasmin. Il semble prendre énormément de plaisir à modeler l'ensemble. Au chapitre de ses réussites figurent chacun de ses personnages, à commencer par Charles Asselin. Le détective privé un peu bourru est à la recherche de la fille d'un sous-ministre disparue en Nouvelle-Angleterre, dans cette région que bien des Québécois reconnaîtront avec plaisir et qui nous est décrite à la perfection.

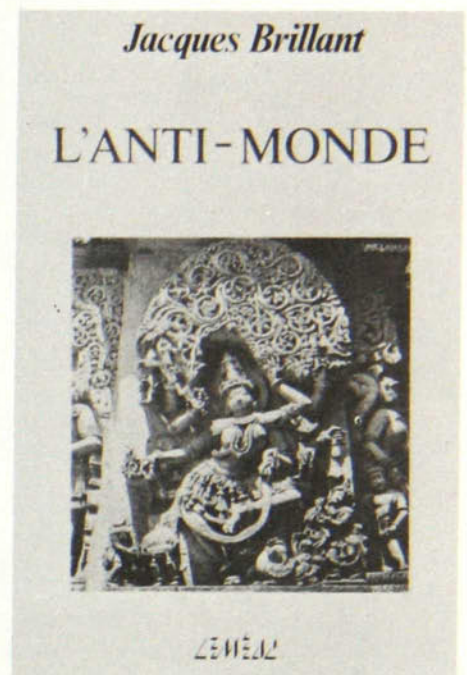
JASMIN, Claude. — *Une duchesse à Ogunquit*, Montréal, Leméac, «Roman québécois», 1985, 226 pages.



Ouverture sur le monde animé de l'enfance

Fabienne élève sa fille dans un modeste logement de la rue Fabre. Leur vie est celle d'une famille monoparentale approvisionnée par le Bien-être social mais riche d'amour et de tendresse. Les deux complices déploient en outre des trésors d'imagination qui leur permettent de communiquer et d'enjoliver considérablement l'existence. Dessins, lectures et billets doux (conservés dans des boîtes ayant contenu des chocolats) figurent en tête de liste de leur programme. Leur royaume est aussi le quartier-général de tous les enfants des alentours, d'où la terrible effervescence qui se dégage sans cesse ici. L'histoire ne s'étend d'ailleurs que sur trois jours, preuve que l'action ne manque pas avec une telle marmaille. Mentionnons d'autre part que l'ouvrage a mérité à Rachel Fontaine le «Prix Robert-Cliche 1985», sans doute pour l'authenticité de cette incursion dans les coulisses de l'enfance. Il demeure enfin écrit de façon alerte et bien tournée, ce qui n'exclut évidemment pas certains défauts — dont la graphie souvent discutable du langage parlé.

FONTAINE, Rachel. — *Black Magic*, Montréal, Quinze, 1985, 329 pages.



Civilisation enveloppée d'une aura fascinante

Nul doute que spécialistes de l'Inde et adeptes des religions orientales auront le coup de foudre pour le roman de Jacques Brillant. *L'anti-monde* s'appuie effectivement sur une connaissance de ces sujets qui tient de l'érudition pure et simple. Toutefois, pour les autres, voici un récit initiatique qui risque au mieux d'être fort complexe. Ascètes, brahmanes, saints, pandits, gourous et chanteurs de kritis finissent par y être tellement nombreux que l'encens flotte partout. Ils vouent en plus des cultes aux Shiva, Vishnu, Krishna, Ishvara ou Kali, autant de divinités qui ne manquent pas de se confondre dans l'hémisphère gauche de notre cerveau. De même, les allusions aux différentes localités (dont Varanasi, Vishakhapatnam, Amaravati ou Mahabalipuram) donnent lieu à un déferlement d'informations nouvelles qu'il n'est pas aisé de mettre en ordre. Cela dit, l'auteur y va d'efforts louables pour vulgariser ce qui doit l'être, sans compter que l'histoire est celle de deux jeunes Gaspéens qui découvriront avec le lecteur ce monde diamétralement opposé au nôtre.

BRILLANT, Jacques. — *L'anti-monde*, Montréal, Leméac, «Roman québécois», 1985, 283 pages.

2^e partie
Les visages de la poésie

Quand le graphisme redonne des

par Paul Gladu



Page antiphonaire datant du XIV^e siècle, en Italie. Coll. Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Quant à moi — pardonnez ma candeur — je suis persuadé que Dieu parle français et qu'il s'exprime en alexandrins. Autrement il ne serait pas dieu... (C'est une définition comme une autre de la poésie).

Cependant admettons que la poésie à un moment donné a cessé d'être régulière et mesurée. Influencé, provoqué et encouragé par les libertés d'autres métriques, on a déstructuré et affranchi la poésie française. Petite révolution à la fois nécessaire et superflue. L'alexandrin n'était pas une abstraction. Il correspondait à des nécessités d'ordre psychologique et physiologique. Mais allez donc exposer ça à quelqu'un qui fait de la prose sans le savoir...

Le fait d'échapper aux formes fixes a servi la poésie. Certaines erreurs typographiques le soulignent. Dans l'*Anthologie de la poésie française* publiée par Valiquette vers 1945, on trouve une série de sonnets de du Bellay sur les thèmes de L'OLIVE, LES ANTIQUITÉS DE ROME et LES REGRETS imprimés les uns à la suite des autres (ce sont trois oeuvres distinctes) sans blanc entre les poèmes, comme s'il s'agissait d'une seule oeuvre! Ceci n'a pas manqué de provoquer surprise et curiosité chez certains.

Des auteurs ont joué avec le sonnet. Par exemple, les tercets ont précédé les quatrains. Que n'a-t-on pas fait pour accrocher l'oeil? Faut-il rappeler qu'il faut d'abord et surtout accrocher l'oreille. Hélas! la poésie est trahie presque systématiquement par une foule d'interprètes remplis de bonne volonté mais désespérément inhabiles qui se croient justifiés de dramatiser le texte, de le déclamer et de le transformer en une sorte de numéro, alors que le naturel et la simplicité seuls sont requis. Parmi les plus beaux souvenirs il y a Charles Boyer qui, durant la

ailes à la poésie

deuxième Grande Guerre a récité depuis les États-Unis, À VILLEQUIER de Victor Hugo, avec intelligence et compréhension. Mais, surtout, il y a un disque de Léo Lial donnant une lecture du poème de François Villon: *Le débat du coeur et du corps de Villon* — chef-d'oeuvre d'expression, de sensibilité et de perfection technique. Un sommet de la poésie vivante. Un autre moment capital pour moi a été d'assister à la représentation de PHÈDRE, avec Maria Casarès. Quelle chaleur! Quelle conviction! C'est là que l'on voit la richesse, la profondeur et la puissance de la langue française.

Quelle que soit l'intention, toute disposition typographique ayant pour effet de s'interposer entre l'auteur et le lecteur est fautive. C'est dire que la lecture se porte bien lorsque le typographe n'essaie pas de faire de l'esbroufe... Même, une préparation de copie banale ou monotone est de beaucoup préférable à l'excentricité et à la fantaisie.

Il en va de même pour tout autre interprète, qu'il soit simple lecteur, comédien, traducteur ou illustrateur. Dès le départ, la poésie prend vie ou expire selon l'interprète. À lui seul, le titre peut être fatal. Ainsi: *Petite prière à Sainte Eutychiane*, poème de Nérée Beauchemin qui n'entend pas à rire. *Je regarde dehors par la fenêtre*, de Loranger. *Une veuve a des regards d'huître*, de Gauvreau. Exemples qui montrent également les pires ennemis de la poésie, — le prosaïsme et la trivialité. Où est la poésie lorsque Claudel écrit dans un de ses POÈMES DE GUERRE:

Coiffeur? Moi, mon père est banquier et je crois bien qu'il s'appelait Legrand.

ou que Straram raconte, dans CULTURE FUTURE AMOUR À JOUR:

après un festival du Film 13 la vie quotidienne plus d'écran mais quel cinéma! mais c'est dingue! c'est dingue! let it

bleed

À ce compte-là la lecture d'un quelconque rapport annuel devient passionnante...

Mais la poésie suit d'autres avenues, parfois déroutantes. Entre autres, celle qui la transplante dans une autre langue. Nous autres, Canadiens de langue française, avons l'avantage de pouvoir — en général — apprécier la littérature anglaise. On assiste à des échanges, à des transmutations parfois admirables parfois catastrophiques. Parmi les premiers et les plus célèbres, qui ont quelquefois fait bifurquer la littérature de la France et celle de l'Angleterre, citons LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes traduits par Antoine Galland, au 18^e siècle et, plus tard, par Mardrus; les poèmes d'Edgar Allan Poe (dont les CONTES EXTRAORDINAIRES avaient déjà été traduits par Baudelaire) traduits par Mallarmé; les deux FAUST de Goethe, traduits par Gérard de Nerval; les innombrables traductions de Hugo, qui a toujours fasciné les non-Français; Villon traduit par Swinburne; Shakespeare traduit par Gide; les BUCOLIQUES de Virgile, traduites par Valéry; SONNETS FROM THE PORTUGUESE, d'Elizabeth Barrett Marlowe, traduit par Isabelle Drouin; plus récemment, OEUVRES LIBRES, de Verlaine, traduites par Alan Stone; et une foule d'autres ouvrages.

Cependant il y a des cas inusités. Même si les vers se changent en prose dans le cas d'Isabelle Drouin; si les décasyllabes de Browning deviennent des alexandrins sous la plume de Maurois; il y a place pour de véritables créations, pour ne pas dire des tours de force. Par exemple, Joyce traduit par Léo Larguier; cette transposition souple et efficace du poème JABBERWOCKY, de Lewis Carroll, traduit par Henri Parisot:

Il était grilheure; les slictueux toves Gyraient sur l'alloinde et vrbilaient: Tout flivoreux allaient les boro-



Dessin d'Aline Piché pour les poèmes: *Balades de la petite extrace* d'Alphonse Piché.

goves;

Les verchons fourgus bourniflaient.

Enfin, comment ne pas penser à cette mystification de Pierre Louÿs, qui a publié LES CHANSONS DE BILITIS, «traduites du grec», ce qui était faux. C'était son oeuvre propre...

Je penche du côté de Maurois: «Traduire un poème est difficile; le traduire en vers est presque impossible. Car le poème est une miraculeuse coïncidence entre deux rythmes et deux pensées? Et pourtant il faut traduire les vers en vers, ou ne point les traduire du tout. Hors de précieuses exceptions, la pensée des poètes, dépouillée des sortilèges de la forme, ne serait plus qu'une prose assez vaine. L'impossible doit être tenté.» En quelques mots Robert d'Humières, un des auteurs français les plus grands et les plus méconnus, a résumé le problème à sa façon: «les poètes ne se traduisent pas.»

D'autre part, j'avoue qu'il y a des *transcriptions* d'une beauté et d'une fidélité incroyables. Je pense à L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE de Mallarmé, mis en musique par Debussy; aux ILLUMINATIONS de Rimbaud, mises en musique par Britten; aux ballades de Villon mises en musique par Debussy; à Duparc, à Ravel et combien d'autres.

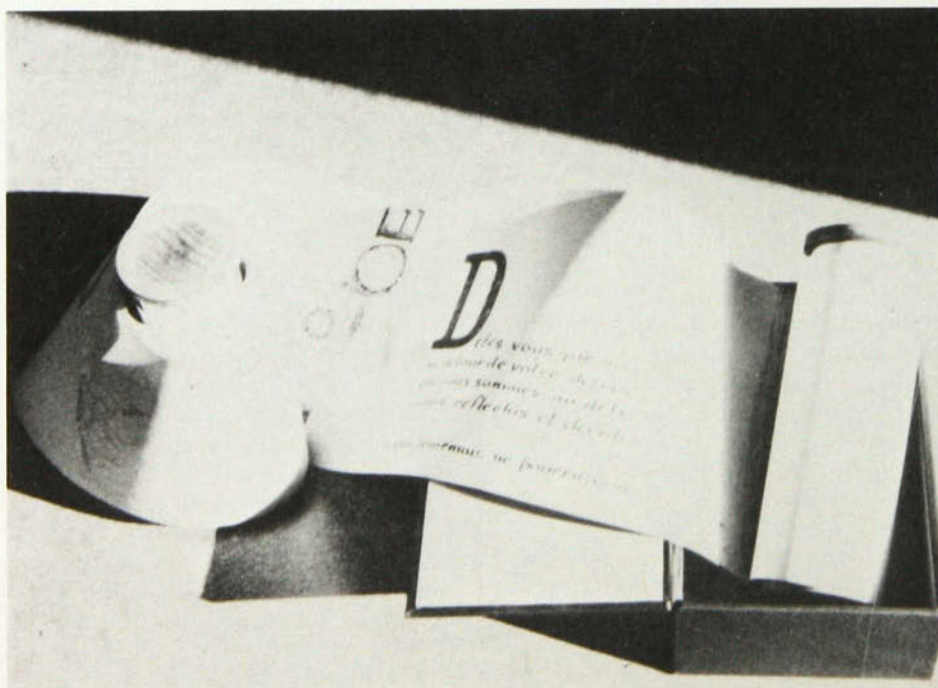
Visuellement parlant il y a des chefs-d'oeuvre. Déjà Rimbaud invitait à l'image avec son sonnet LES VOYELLES. Je me rappelle d'un numéro d'une revue française consacrée aux arts graphiques où se trouvait une extraordinaire présentation visuelle d'une scène d'ANTIGONE, de Sophocle, qui débute ainsi: «Tombeau, ma chambre nuptiale, mon éternelle prison dans la terre!...» Les caractères étaient modernes, sans empattements mais d'une proportion exquise et apposés sur un fond rougeâtre dont le dégradé suivait la progression dramatique du texte. Une création de Cassandre.

Vers le même temps j'ai assisté à une scène inouïe, dans le vrai sens du mot. Il s'agissait d'un service funèbre dont les participants étaient des sourds-muets. J'ai vu quelque chose d'extraordinaire, d'une poésie bouleversante. Un couple de sourds-muets exprimaient par signes un cantique de circonstance. Ils étaient anglophones. Je n'ai jamais rien vu de si émouvant et de si expressif.

Du même point de vue nous assistons à un phénomène prévisible: les livres d'artistes. Dans notre milieu, après les expériences et les réalisations déjà anciennes d'Arthur Gladu et d'Albert Dumouchel, de Gérard Tremblay, de Léon Bellefleur et compagnie, nous voyons surgir des albums et des objets où le texte est superbement commenté ou accompagné par l'image, parfois traité d'égal à égal par l'artiste et, souvent débordé par le graphisme. À cet égard, la galerie AUBES 3935, à Montréal, est une véritable capitale du livre d'artiste. Jamais la poésie n'a été si bien servie: éditions très limitées, tirages numérotés, exemplaires autographiés de la main de l'auteur et de l'artiste (qui, parfois se confondent, tel le cas de Roland Giguère), les livres-objets nous font redécouvrir les vrais artisans, les tendances puristes, surréalistes ou humoristiques de certains et, à la fois, vont engendrer une nouvelle génération de collectionneurs et de bibliophiles non-conformistes! □



Dessin de Gemma Forlano pour le poème MANOLÈTE de Paul Gladu.



L'ABÉCÉDAIRE, livre-objet sur rouleau. Poèmes de Roland Giguère, illustrations de Gérard Tremblay. Éditions Erta. (Photo Francine Beauvais. Galerie Aubes 3935)

Un chant d'espoir de Jacques Brault

Quand un grand poète rédige un remarquable récit

par Gilles Archambault

Jamais je ne pourrai faire une «critique» d'*Agonie*¹ de Jacques Brault. J'ai été un lecteur privilégié puisque, avec François Ricard, je l'ai lu en manuscrit. L'une des raisons d'être de notre petite maison d'édition, le Sentier, était justement de publier des textes que nous aimions et que nous aurions souhaité écrire nous-mêmes. Je ne m'accorde aucun mérite, pour ce simple fait ou pour d'autre, mais je sais ce récit par cœur. La chance que j'ai eue de le connaître depuis près de deux ans m'a aidé à vivre. Il fait partie pour moi de ces quelques livres essentiels qui nous soutiennent parce qu'ils nous indiquent que la vie n'est qu'agonie et qu'il n'y a pas là matière à en faire un drame. «*Alouette, caille, chardonnet, quand vous reviendrez du soleil, quand vous rentrerez au pays agonisant, vos ombres se déchiquetant aux aspérités du sol, chantez, je vous prie, chantez à vous étouffer.*»

Jacques Brault est l'un des poètes essentiels du Québec. *Agonie* est son premier récit publié. Disons tout de suite qu'il s'agit d'une phrase remarquable, simple, efficace. D'aucune façon s'agit-il d'une prose poétique. Le trait est net, clair, la concision du trait doit assez peu aux attributs du poème. Le personnage central du récit — il ne s'agit surtout pas d'un héros — est de ces êtres battus d'avance. Professeur d'université, bafoué par ses élèves, tyrannisé par une mère dominatrice, il survit de peine et de misère à la faille première. Il sait que l'espoir n'existe pas en tant que tel et que ne subsistent que des lueurs, des mirages, des lambeaux d'espérance. Il ne faut pas se lamenter, mais se résigner avec la force et la noblesse dont on est capable. «*Il n'y a pas eu, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pays.*»

Les événements de cette vie n'ont aucune grandeur. Tout est ramassé à l'infinitésimal, au médiocre. L'homme n'est pas beau, n'a pas cette grâce qui



ferait s'agglutiner à lui les femmes. Sa mère, qui est une caricature de la méchanceté bien intentionnée, l'étouffe avec la tranquille assurance de celles qui croient aimer. L'inconnue rencontrée à Rotterdam, les longues conversations dans un parc, cette lente désolation que berce une douceur, enfin. Quelques jours de répit pour le mal aimé qui n'aura pas cette fois non plus triomphé, mais qui aura eu la joie de n'être pas repoussé. On ne se moquera pas de lui pendant quelques jours, on ne l'empêchera pas d'être libre. Il la quitte sans l'embrasser, comme les timides, les vaincus. «*C'est à ce moment qu'il commence à constater qu'il ne l'oubliera pas de sitôt. Et la blessure s'élargit par où suinte un semblant de vie.*»

Ce petit livre, il ne fait pas 80 pages, vous parle au plus profond de l'être. Après plusieurs lectures, sa respiration se mêle à la vôtre. Brault a cette

maîtrise, que ne possèdent que les plus grands, d'écrire avec une extrême retenue. Ce ne sont pas les événements racontés qui nous attachent à cette longue nouvelle, ni évidemment la personnalité du professeur de scholastique (ou de son élève) qui nous retient. La densité du texte, sa feinte nonchalance au début, la peinture qui nous est faite d'un monde universitaire plus qu'ordinaire, tout cela nous introduit dans un univers sans rémission. Sans que les choses soient dites (sauf à la dernière page du livre), on se sent glisser comme lecteurs dans cette obsédante agonie. Je ne connais qu'un seul roman qui m'ait donné une telle impression d'enfermement, et c'est *le Héron* de Giorgio Bassani². Dans un livre comme dans l'autre, la mort est omniprésente. À la différence du romancier italien, Brault ne parle pas de suicide, mais d'une agonie consentie, une mort dans la vie.

Si dans le titre qui coiffe cette chronique, j'évoque l'espoir, c'est que j'ai toujours cru que le seul courage véritable que nous puissions avoir, nous, humains, est celui de vivre malgré l'imminence du désastre final. Les messagers d'optimisme me répugnent et je crains les thuriféraires du pessimisme absolu. Comme le rappelle Brault, chantons à nous en étouffer. C'est la seule noblesse dont nous soyons capables.

Me reste à signaler en terminant l'originalité de ce livre. Dans la production québécoise des vingt dernières années qui patauge à qui mieux mieux dans des velléités de modernité et des romans passésistes ou encore imités de Réjean Ducharme, apparaît une oeuvre adulte, réfléchie, achevée. C'est tout à l'honneur du jury du Prix du Gouverneur Général du Canada, qui m'est inconnu, d'avoir fait porter son choix sur une oeuvre que ne connaissaient que quelques souscripteurs. Comme quoi, tout n'est jamais complètement perdu. □

¹ BRAULT, Jacques. — *Agonie*, roman. Boreál Express, 77 pages. Montréal, 1985. Il ne s'agit pas d'un roman, mais d'un récit. L'édition originale parue aux Éditions du Sentier, en 1984, portait «récit» en couverture.

² BASSANI, Giorgio. — *le Héron*, roman. Gallimard, 230 pages. Paris, 1971.

Matériaux pour une sociologie de l'institution littéraire au Québec: le fonds B. Valiquette

par *Pierre de Grandpré*

Un chercheur s'intéressant aux aspects institutionnels de la littérature québécoise, aux conditions de sa production et de sa diffusion depuis un demi-siècle, à la sociologie des lettres au sens large, c'est-à-dire, par exemple, à l'histoire des contraintes et des obstacles opposés aux efforts de création dans tous les ordres, trouverait une mine de renseignements à décrypter et à interpréter dans le fonds Bernard Valiquette (MSS-216).

Ces documents témoignent avant tout d'une existence tumultueuse, aventureuse, à tout moment soulevée de projets grandioses et marquée de cuisants échecs. L'essor fabuleux de nos maisons d'édition, celle de Valiquette en particulier, au temps où la France vivait sous l'occupation; les entreprises élaborées sur cette lancée: messageries de presse canadiennes, projet d'un hebdo-magazine avec l'appui de Pierre Lazareff, tentatives dans les domaines de la librairie et du journalisme, fondations de périodiques, tout a été tenté. Et les récessions, les désastres eux-mêmes sont pleins d'enseignement, car on y peut discerner des causes psychologiques à caractère accidentel et certaines déterminations sociologiques d'une nature quasi inéluctable.

Quelques textes de Valiquette jeune manifestent son intérêt pour la bibliothéconomie et les problèmes de diffusion de la lecture. Il a oeuvré dans le milieu des bibliothèques avant de devenir, à la fin des années 30, le bras droit du plus grand éditeur québécois de l'époque, Albert Lévesque.

Variété et richesse du fonds

Le fonds contient les lettres d'affaires d'écrivains que publie Vali-



Bernard Valiquette dans son bureau de la rue Saint-Denis.



Bureau des Éditions Valiquette.

quette, comme Jules Romains, Pierre Mac Orlan, Michel-Georges Michel, Henri Mondor, Georges Duhamel, Antoine de Saint-Exupéry (qui, dans un moment d'exaspération — raconte la «petite histoire» — aurait, en public, coupé aux ciseaux la cravate de son éditeur). Plus curieuses sont les lettres très circonstanciées d'Yves-Gérard LeDantec, alors jeune poète qui va à contre-courant des modes intellectuelles et qui approuve chaleureusement l'éditeur montréalais de ses choix pour l'Anthologie poétique française qu'il vient de publier, de même que pour sa remarquable édition d'un *Victor Hugo* en un seul volume. On lira aussi, non sans stupeur, une correspondance avec le comédien Dalio, à qui Valiquette aurait «redonné jadis le goût de la vie» à une époque où, de son propre aveu, l'acteur songeait au suicide: il se fait maintenant tirer l'oreille pour rembourser une somme minime (11,00\$), alors qu'il a été rescapé et choyé par Hollywood. On trouve enfin dans ce fonds de nombreuses lettres d'Otto Strasser, qui se proclame «l'ennemi n° 1» d'Hitler: après avoir été pour le Nord de l'Allemagne, avec son frère, ce que fut Hitler, à l'origine, pour le Sud — mais «en plus socialiste» — il s'était vu exiler par le Führer en 1934, avant que ce dernier ne fasse passer par les armes, l'année suivante, tous ses amis et son frère lui-même. Les lettres de Strasser à son éditeur le montrent plein de vitalité dans le malheur: prisonnier de guerre du Canada, il évoque avec nostalgie l'Europe, le vin, les femmes, son impatience à laisser sa marque dans l'histoire et à donner corps à ses projets politiques. Diverses facettes de la personnalité de Valiquette apparaissent sous les différents éclairages de chacune de ces correspondances.



Georges Duhamel

Des rêves évanouis

Plus directement lié aux problèmes de la co-édition franco-québécoise est un volumineux dossier sur des projets de large association de part et d'autre de l'Atlantique, dans le climat de brusque récession de notre édition au moment de l'après-guerre (on relève la position ambiguë de Georges Duhamel, bouillant adversaire du projet tout en continuant personnellement à se faire publier par Valiquette). Ces spéculations et entreprises n'ont pas de suite. À propos d'un projet d'hebdomadaire montréalais recourant à du matériel et à des collaborateurs parisiens, Georges Simenon met en garde Valiquette: un grand magazine hebdomadaire ne peut être, au sein d'une population, qu'une affaire intime, bien à soi, traitant de tout sous l'angle le mieux adapté au public visé.

Dans l'affaire de la Librairie Pierre, qui sera aussi, à une échelle plus réduite, un échec, Valiquette est amené à rompre avec son associé Robert LaPalme, une amitié de plus de vingt ans.

Le jour où Valiquette veut s'essayer au cynisme (pour mieux convaincre Lazareff, sans doute) dans le projet de développement de sa revue *Compréhension*, le succès n'est pas au rendez-vous pour autant. Cette revue, qui prônerait la «bonne entente» au Canada, devrait flatter la clientèle visée (de façon moins systématique et transparente toutefois que l'hebdomadaire *Le Jour*, précise cependant l'éditeur, visi-

blement inspiré en effet par Jean-Charles Harvey): c'est-à-dire flatter la grande entreprise privée. Un mémoire énumère les principales «puissances» à satisfaire: les Juifs, la Dominion Textile, les alcools, les mines, l'aluminium, la pulpe et le papier, les compagnies hydroélectriques, etc.

L'achoppement d'une excellente initiative

L'entreprise la plus vaste de Valiquette — après celle de l'édition, car il a tout de même distribué des dizaines et des dizaines de grands textes sur le marché international avant de faire naufrage — et celle qui s'est le plus péniblement envasée, car son succès eût transformé notre milieu intellectuel, est celle des «Messageries canadiennes». Un long mémoire pour le conseiller commercial à l'Ambassade de France, en février 1946, analyse certaines raisons de cet échec. Il semble bien que sa principale cause ait été que ces Messageries furent tout de suite débordées par les commandes, qu'elles ne se sont pas organisées assez vite (avec flotte de camions, etc.) pour y faire face. Valiquette, lui, s'est estimé trahi; en réalité, il paraît avoir été victime d'un malentendu (et donc d'une grave étourderie de sa part) sur la signification du mot «exclusivité» à propos de la vente au Canada des revues françaises. Les «Messageries françaises» de la rue Réaumur lui avaient promis l'exclusivité de leur clientèle, c'est-à-dire de ne recourir qu'à lui en tant que «Messageries». Il



Pierre Lazareff, journaliste français.

n'a pas imaginé que d'autres maisons d'affaires, comme les éditions Hachette, pouvaient garder leur liberté de traiter (par exemple avec Pony). Cette concurrence sans infrastructure eût de toute façon été bien faible et précaire, si la nouvelle compagnie de distribution avait démarré avec les moyens requis.

Par la suite, Valiquette, qui eut des périodes de dépression et d'«oubli de soi-même» comme il dit, étendues sur de nombreuses années, participera aux activités de Radio-Canada comme chercheur, tiendra diverses chroniques et sera témoin et participant, à son niveau, d'une entreprise ambitieuse tout à fait dans son style, suivie elle aussi d'un «beau désastre»: l'aventure du *Nouveau Journal*, modèle de journalisme quotidien et souvenir durable dans notre milieu, mais entreprise vouée à ne vivre, jour après jour, que d'une vie artificielle, c'est-à-dire jusqu'à l'épuisement des fonds que lui consentait, à 74 ans, pour des raisons bien à elle, Mme Angéline DuTremblay.

Au total, il s'agit donc d'une existence captivante, d'une série d'aventures des plus révélatrices pour la connaissance de notre milieu éditorial depuis un demi-siècle. Une biographie touchant à l'essai socio-culturel serait opportune: espérons qu'un tel projet séduira quelque historien des mentalités soucieux d'éclairer un moment caractéristique, véritable point tournant de notre vie intellectuelle. □

Victor Barbeau ou le combat pour l'esprit

par Roger Duhamel

Quelques temps avant le début du mal qui allait l'emporter, notre collaborateur Roger Duhamel nous avait remis son article sur Victor Barbeau. On le constatera, c'est un texte remarquable, l'un de ses meilleurs, et Dieu et combien de lecteurs savent qu'il en a écrit d'excellents.

S'agit-il du dernier texte important qu'il ait écrit? Il se peut, encore que la question, pour le moment du moins, ne peut que rester sans réponse définitive.

Quoiqu'il en soit, c'est avec émotion que *L'Incunable* publie la première partie de ce texte posthume, dont la suite paraîtra dans notre prochain numéro. Ainsi Roger Duhamel vit-il toujours parmi nous. Mais un homme de lettres de sa stature, comment pourrait-il ne pas demeurer vivant dans notre mémoire?

Louis Chantigny

J'ai relu il y a peu d'années l'oeuvre de Victor Barbeau et je suis demeuré frappé par la vitalité qui l'anime, par le souci exigeant de la qualité qui la sous-tend, par la verve militante qui l'inspire. Je me contente de recopier ici quelques réflexions alignées au terme de cette lecture heureuse d'un été aboli...

Au lendemain de la première guerre, les *Cahiers de Turc* mettent en relief une belle audace intellectuelle en ne dédaignant pas de secouer la béatitude satisfaite et confortable de contemporains avant tout préoccupés d'ambitions matérielles. A l'automne de 1921, un jeune homme de 25 ans relève le défi de la médiocrité et entreprend une croisade en faveur de la justesse de pensée et du bon goût dans l'expression. Cette aventure, il entend la poursuivre seul, par la publication d'une revue périodique dont il sera l'unique rédacteur et qui abordera sans précautions habiles les sujets de l'actualité la plus variée, touchant avec un égal bonheur à la politique, aux lettres, au théâtre.

La première série des *Cahiers* comprend six numéros mensuels; interrompue en mars 1922, la publication reprend en octobre 1926, pour cesser définitivement de paraître en juillet 1927. Nulle amertume au moment de

ce départ, apparemment imposé par d'autres tâches qui incombent à l'auteur. Il laisse même entrevoir une renaissance possible; dommage que les circonstances ne l'aient pas permise.

À deux-tiers de siècle d'intervalle, il serait fastidieux de passer méticuleusement en revue les opinions émises alors par Barbeau. Il s'agit au premier chef d'une oeuvre de journaliste, nourrie des événements récents (et souvent sans lendemain), forcément teintée par les couleurs d'une époque. En s'en tenant à l'intérieur de ces paramètres, il est remarquable de constater comment un esprit vigilant et éclairé parvient fréquemment, au delà du fait passager qui suscite sa réaction immédiate, à dégager l'essentiel d'une situation, à mettre en relief le noeud d'un problème. La relecture de ces textes anciens nous rassure pleinement sur la valeur permanente des idées qui y sont exprimées avec autant d'élégance que de netteté.

La dernière livraison des *Cahiers* coïncide avec le soixantième anniversaire de notre régime fédératif, faussement désigné sous le nom de confédération. Prétexte opportun pour une méditation fructueuse qui s'élève au-dessus de toute considération partisane. Sommes-nous vraiment des Canadiens? «*À l'heure présente, ce serait*

étrangement se leurrer que de croire à l'existence d'une patrie canadienne. Il y a des provinces reliées les unes aux autres par un organisme central, mais cet organisme, après un demi siècle d'existence, n'a pas encore pu dégager et imposer à la masse l'idée d'état, sans laquelle on ne saurait diriger les consciences et les volontés vers une fin identique.» Beaucoup de causes rendent compte de cet échec, et l'auteur de citer la géographie, l'ignorance réciproque de nos groupes ethniques, l'impérialisme britannique (un facteur devenu aujourd'hui insignifiant mais qui comptait alors), la langue, la religion, etc.

Prophète lucide

L'analyste impitoyable ne se rend pas jusqu'à l'extrême limite de son raisonnement; tel Moïse, il n'ose fouler le sol de la terre promise! Sans beaucoup d'élan, convenons-en, il choisit de se rallier à ce qui existe plutôt que de consentir à violer l'avenir. Dans cette perspective d'une acceptation peu exaltante, il sait même gré au Mackenzie King roublard de 1926 de présenter à la population un programme qui convienne au plus grand nombre possible de provinces: la recherche du plus petit dénominateur commun. Ce



Victor Barbeau. (Photo André Larose. Courtoisie Les Presses Laurentiennes).

qui ne l'empêche pas de reconnaître que «*l'unité de notre pays, sous le régime parlementaire actuel, court fort le risque, j'en ai peur, de ne demeurer qu'un thème de péroraison électorale.*» Barbeau a eu raison d'avoir peur et il s'est montré bon prophète.

Dès 1927, il insiste sur la nécessité «*de réduire le patriotisme canadien en prêchant, par l'entremise de l'école, la solidarité économique.*» Comme concurrent, il redoute beaucoup plus le Juif que l'Anglais; certaines pages offrent même un remugle d'antisémitisme inattendu. Ce qui importe, ce qui entrave notre progrès économique, c'est que nous sommes désunis, nous qui avons à lutter contre un front unique. Pour nous ressaisir, le meilleur moyen de redressement se trouve dans les coopératives, le crédit agricole, le crédit populaire. Dès ce moment, l'homme qui consacra des années précieuses de sa vie aux tâches humbles et exemplaires qu'exige le fonctionnement d'une coopérative de consommation réclame la création d'une chaire de coopératisme à l'Université. (À cet égard, *Initiation à l'humain* retrace les échos un peu oubliés d'un espoir généreux).

Une critique sévère

Barbeau se dresse avec véhémence contre cette sottise selon laquelle les gens intelligents seraient dépourvus du sens des affaires. Il dénonce également ceux qui soutiennent que le succès commercial et industriel appartient en priorité aux ignorants. Nous avons longtemps vécu de cette illusion que l'instruction devait demeurer l'apanage des professions libérales et que la réussite en affaires s'accommodait d'un apprentissage sommaire. Une pareille billevesée n'a plus cours aujourd'hui. C'est que nous avons enfin découvert, peut-être, que «*notre pire ennemi n'a cessé d'être nous-mêmes.*»

Il ne suffit donc pas d'imputer tous nos malheurs à la conquête anglaise, encore que celle-ci ne pouvait guère contribuer à notre épanouissement. Notre infériorité, «*c'est en nous-mêmes, dans notre béate indifférence, notre irréductible paresse qu'elle trouve sa cause.*» La condamnation ne manque pas de fondement et il est toujours salubre de fouetter pour stimuler, bien qu'il soit sage d'éviter que la thérapeutique guérisse la maladie en tuant le malade. Parce que nous avons pratiqué l'abandon, la soumission, la servilité, Barbeau se doit de recourir aux verges. N'est-il pas toutefois excessif et démobilisateur de prétendre que «*le patriotisme est le pire des préjugés*»? Toute son oeuvre dément cette assertion fautive.

Dans ses *Cahiers*, Turc ne se limite pas aux commentaires politiques et aux propos suscités par l'actualité. Il accorde une large place à la littérature, il passe en revue les livres récents. Bien entendu, plusieurs ouvrages qui retiennent son attention au fil des mois n'ont guère survécu. Qui aurait la mauvaise foi de s'en scandaliser? Ce qui frappe au contraire, c'est la pertinence fréquente de ses choix. Il parle intelligemment de Maurras et de Bernanos, de Bourget et d'Annunzio, tout comme il met en relief la médiocrité de Bordeaux. Ses opinions, il les exprime avec fermeté, voire avec un brio agressif. La froide raison n'est pas ici seule

en cause, il lui arrive de céder le pas aux passions et aux humeurs. N'est-ce pas là la pierre de touche d'un tempérament authentique?

Sur ses compatriotes, Barbeau se distingue par une lucidité impitoyable. Il témoigne d'une ironie corrosive quand il rend compte, par exemple, d'une pièce de théâtre de M^{me} E.-P. Benoit (Monique), il attaque durement Benjamin Sulte et A.-D. De Celles, tous deux coupables d'avoir porté des jugements loufoques sur des sujets manifestement éloignés de leur compétence, il se moque des exagérations verbales d'un Valdombre toujours survolté, il est justement sévère pour les romans de Harry Bernard, il accueille gentiment la première oeuvre de Jovette, cependant que les vers frigidement parnassiens de Jean Charbonneau alimentent sa verve vengeresse.

Droit à la franchise

Existe-t-il une clef à cette critique? Il n'est pas faux de la découvrir dans un texte important du 1^{er} mars 1922. Dans une langue superbe de netteté, l'auteur signe un plaidoyer en faveur de la franchise et il conclut par ces lignes qui n'ont rien perdu de leur vertu:

«*Dût toute la province en souffrir, hypothèse stupide, une oeuvre nulle ne mérite pas le silence. Les poux de lettres doivent être écrasés dès leur apparition si l'on tient à ce que la teigne ne ravage pas toute notre littérature. La pitié est une vertu ennemie de l'art. Ce qui est laid exige d'être montré dans toute sa laideur. Nous demandons de la franchise, de la sincérité, de l'impartialité. Nous ne les aurons que le jour où la critique tombera des mains des pions sérénissimes dans celles, moins complaisantes, des écrivains loyaux qui n'écrivent ni pour les concierges ni pour les colons de l'indigénisme.*»

C'est une profession de foi que Barbeau signerait aujourd'hui, à plus de soixante années d'intervalle. N'a-t-il pas repris en 1966, dans *La Face et*

l'Envers, plusieurs de ces textes d'autrefois devenus introuvables et auxquels il a ajouté des écrits plus récents, parus dans l'éphémère revue *Liaison*. Non, il n'a jamais cédé aux complaisances paresseuses, aux camaraderies complices. Reconnaître la droiture et le désintéressement entier de ses vues, ce n'est pas épouser servilement tous ses choix. D'aucuns jugeront qu'il a péché par indulgence envers une estimable Marie Le Franc ou l'artificiel Paul Morin, tout comme il a été exagérément cruel à l'égard de Pierre Bailargeon. Personne ne mettra en doute la probité de son esprit. En dernière analyse, cela seul compte et demeure un exemple.

Comme si refuser d'envisager carrément les problèmes contribuait à les éliminer par enchantement, nous inclinons souvent à nous reconforter à l'abri de mots et de formules nous dissimulant les réalités. Un esprit aussi rigoureux, aussi pugnace que Victor Barbeau résiste tout naturellement à cette tentation de renoncement. Nos erreurs, il les voit dans toute leur laideur, nos abcès, il n'hésite pas à les débrider. Que le malade pousse à l'occasion un gémississement de douleur, voilà qui n'est pas fait pour l'entraver dans son oeuvre d'assainissement.

L'absence du francophone dans la structure financière

Sa première cible, dans *Mesure de notre taille*, c'est notre vassalité économique qu'il entreprend de démontrer par un recensement qu'il limite à la grande industrie. Le premier Trissotin venu lui reprochera peut-être de n'être pas un économiste de métier? La belle affaire! Il a cet avantage de n'appartenir à aucune coterie, de n'avoir à ménager ni chèvre ni chou, et les gens de cette espèce ne sont pas légion. Qu'est-il besoin d'avoir pâli sur des manuels pour constater tristement que «nous sommes des étrangers chez nous»? Malgré toute sa clairvoyance, il reconnaît que «ce que je cherche et ne trouve point, ce sont nos oeuvres de la vie.»

Nous sommes collectivement pauvres et, ce qui pis est, nous avons laissé s'affadir notre plus haute richesse, notre âme française. Il suffit de regarder le visage de la métropole pour relever les meurtrissures qu'elle a subies, les masques étrangers dont elle consent à s'affubler. «*Ville-Marie était*

une prière, un acte de foi; Montréal est un aveu d'impuissance, le témoignage de notre défaite». Ce sont là paroles dures à entendre, mais elles valent mieux que les supercheries qui ont bercé nos lâches abandons.

Prolétaires, manoeuvres, chair à usine, nous sommes «un peuple de petites gens.» Où nous situer dans les catégories des biens de production et de consommation? Pour ces derniers, notre place est mince, voire minuscule; pour ceux-là, elle est encore plus modeste, parfois nulle. À quel niveau industriel devons-nous raisonnablement aspirer? «*La petite industrie? Elle est, malgré ce que nous coûtent les écoles techniques, inexistante. L'industrie moyenne? Dès qu'elle parvient à un certain état de prospérité, elle se vend à qui est prêt à la payer. La grande industrie? Elle ne nous appartient pas.*»

Bref, l'horizon est bouché. Ainsi se confirme le diagnostic de Léon Gérin concluant qu'à la ville comme à la campagne, les Franco-Canadiens «*encombrent les positions subordonnées, inférieures ou intermédiaires, ils n'atteignent pas les degrés tout à fait supérieurs de l'échelle.*» Barbeau n'est pas lui non plus homme à dorer la pilule, il s'emploie à dénoncer la bêtise, l'ignorance, la veulerie. Il proclame qu'il n'est inspiré ni par le pessimisme, ni par l'envie, ni par la colère, encore que je le soupçonne d'avoir parfois cédé à cette dernière, dans un mouvement de juste indignation.

Avec une patience exemplaire, il passe en revue les multiples secteurs de l'activité financière et manufacturière: banques, services publics, fer et acier, bâtiment, bois, mines, automobile, pétrole, caoutchouc, produits alimentaires, produits chimiques, tabacs, textiles, etc. Dans chaque domaine, quelle est notre part? Quel rôle y jouons-nous? Quelle influence exerçons-nous?

Réponses nuancées, mais qui demeurent pour l'essentiel profondément décevantes. Si l'enquêteur note, par exemple, que dans les services publics, nous sommes à peu près exclusivement des usagers, des manoeuvres, des prête-nom, notre place en re-

vanche apparaît satisfaisante dans le bâtiment. Pour ce qui concerne les produits alimentaires, la grande industrie nous est étrangère et elle a contribué à l'élimination définitive du boucher et de l'épicier du coin, personnages de folklore disparus au bénéfice des grandes surfaces.

Les vrais niveaux de décision

Il est significatif de colliger les noms de nos compatriotes qui font alors partie — le livre date d'avant-guerre — des conseils d'administration des grandes sociétés anglophones. C'est un club très fermé, les mêmes individus servant à toutes les sauces, la plupart d'entre eux donnant vraiment l'impression d'être des Canadiens français de service, comme les pompiers de la même désignation! Comment supposer sérieusement que ces personnages aient possédé un charisme universel les dotant de lumières particulières et exclusives dans les secteurs les plus variés de l'activité humaine! Parmi ces administrateurs interchangeable, la proportion des sénateurs est vertigineuse, à un point tel qu'un esprit simpliste se demande si une nomination à la Chambre haute ne comporte pas quelques billets d'entrée dans les chapelles du capitalisme.

Il serait passionnant d'entreprendre une comparaison entre la conjoncture de la crise économique d'avant-guerre et notre situation actuelle. Sans doute relèverait-on des progrès et des reculs, telle victoire compensant telle défaite, telle réussite effaçant tel échec. Le paysage a forcément évolué, mais les perspectives sont-elles plus harmonieuses, les couleurs plus riantes?

Rédigeant les dernières lignes de *Mesure de notre taille*, Barbeau nous prévient qu'il n'en est qu'à la première étape de ses recherches, que «ces faits, ces chiffres, ne sont que le reflet de nos faiblesses intellectuelles et morales. Celles-là aussi je les recenserai un jour.» Il tient parole dès l'année suivante, en 1937, en faisant paraître *Pour nous grandir*. □

suite au prochain numéro



Au lancement des *Apostasies*, tome 1, de Jean-Louis Gagnon; à LA PRESSE, le 9 mai 1985: les sénateurs Jacques Hébert, Jean Marchand, l'auteur et le Président de LA PRESSE, Roger-D. Landry. (Photo Pierre Mc Cann)

Les mémoires de Jean-Louis Gagnon

Le témoignage passionnant d'un grand du journalisme canadien

par *Cyrille Felteau*

J'ai connu l'auteur des *Apostasies* bien des lunes avant le début de la Révolution tranquille, dans des circonstances spéciales que je ne puis oublier et que je me permets d'évoquer ici brièvement.

À l'automne de 1938, le hasard nous avait faits confrères, (avec Bona Arsenault, «of all people»!) à la nouvelle École des Sciences sociales du Père Lévesque, moi comme étudiant régulier, lui comme «auditeur libre». Chaque mercredi après-midi, les cours

étaient remplacés par un forum, sorte de «free for all» où professeurs et élèves discutaient à perte de vue, dans une atmosphère de liberté totale, de tous les grands sujets de l'heure: la nationalisation de l'électricité, le corporatisme, le fascisme, la non-confessionnalité, le syndicalisme, etc. Jean-Louis Gagnon, alors directeur de l'information à *L'événement-Journal*

(sauf erreur), ne tarda pas à s'y imposer par sa fougue, sa faconde et ses idées d'avant-garde, surtout face à quelques petits ecclésiastiques en soutane, encore «*en possession tranquille de la vérité*» qui avaient des haut-le-corps et rougissaient jusqu'aux oreilles de se voir ainsi contredire en public par un journaliste dans la vingtaine. Ces contestations, qui n'étaient pas courantes à l'époque, me sont restées gravées dans la mémoire.

C'est pourquoi j'ai eu grand plaisir à

retrouver, dans certains passages du Tome I de *Les Apostasies* (Les Coqs de village) le ton, le style, en un mot, le panache grâce auquel Jean-Louis Gagnon a pu se distinguer et briller dès sa prime jeunesse, parmi d'autres moins doués que lui. Ce journaliste-né, qui se mua dans son âge mûr en une véritable «bête de salle de rédaction» (ce qui, dans le langage du métier, est bien loin d'être péjoratif), a toujours eu le don de la formule-choc, qui évite le cliché en le dépassant d'un bond agile. La banalité n'est pas son fort, assurément. La lecture de ces mémoires, où s'entremêlent harmonieusement les notes autobiographiques, la chronique familiale, les portraits vivants d'hommes politiques et d'anciens journalistes plus ou moins oubliés, me paraît indispensable à quiconque veut connaître et comprendre de l'intérieur une époque tourmentée dont la nature et les conséquences à long terme ont échappé en grande partie à l'analyse de plusieurs de nos sociologues.

Traitant par exemple de la crise des années '30 qu'il a affrontée dès l'adolescence, l'auteur s'élève tout naturellement au niveau sociologique lorsqu'il évoque les graves répercussions du chômage sur l'image traditionnelle du père dans la famille canadienne-française (p. 62):

«À cause de sa nature, la crise était en train de modifier l'équilibre traditionnel de la famille canadienne-française. Sans qu'on fût en mesure de s'en rendre compte, le chômage détruisait chaque jour davantage l'autorité du père. La mère continuait, comme hier, à vaquer aux travaux du ménage et à s'occuper de la progéniture. Mais le père n'était plus le père parce qu'il n'avait pas d'emploi et que, désœuvré, il avait perdu son utilité comme on perd son honneur.

«Parce que sa vocation n'avait pas changé, qu'elle était fidèle à elle-même, l'image de la mère, devenue symbole de l'autorité, se substituait lentement à celle du père dans l'esprit des enfants. Comme beaucoup d'entre eux n'allaient pas en classe, ils avaient maintenant sous les yeux, tout le long du jour, le spectacle déprimant d'un homme diminué dans sa dignité, l'image même de l'impuissance.

Peu de sociologues se sont intéressés à cette question ou n'y ont vu qu'un sous-produit de la crise. J'es-

time, pour ma part, que la déchéance du père est à l'origine de bien des changements subséquents dans l'ordre social du Québec. Elle explique entre autres la détermination avec laquelle le gouvernement de Godbout, malgré l'opposition irréductible du clergé et de la bonne presse, imposa au corps électoral le suffrage féminin et l'école obligatoire.»

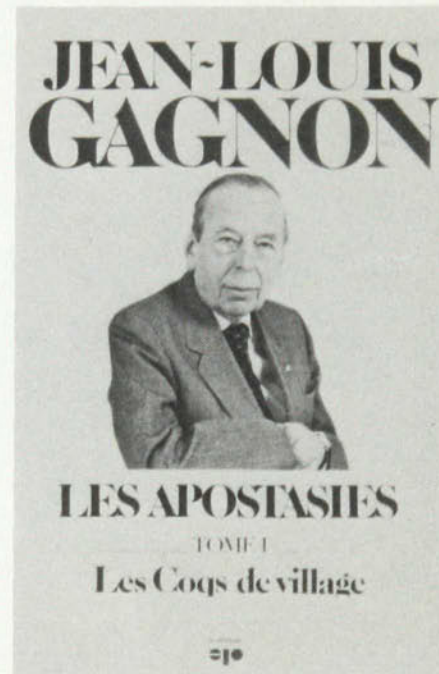
C'est sans indulgence que Jean-Louis Gagnon, maintenant septuagénaire, examine une à une les convictions qui ont nourri et inspiré sa jeunesse. Reprenant à son compte un mot d'un auteur français, il déclare à sa suite: *«Quand on est jeune, on est bien cornichon...»* En quelques phrases, il retrace son cheminement intellectuel et politique, du nationalisme au libéralisme, qu'il ne considère pas, cependant, comme un «remède universel» (pp. 16 et 17):

«Curieusement, j'ai dit non au cléricisme avant de dire jamais plus au nationalisme... Je suis né à droite, maurrassien et nationaliste. La crise économique et la guerre civile d'Espagne m'ont fait basculer à gauche. La dictature du prolétariat et la nature antidémocratique du socialisme m'ont conduit au libéralisme, comme l'ethnocentrisme de tous les nationalismes m'a convaincu que seul le fédéralisme offre aux minorités raciales, linguistiques, religieuses, économiques ou politiques, c'est-à-dire à tous les hommes, le moyen de vivre dans la dignité et la paix.

Mais il prend soin d'ajouter:

«Certes, le fédéralisme n'est pas un remède universel. Mais il est le seul système politique qui débouche sur l'universel...»

Né à Québec (comme Louis Jolliet, illustré par son ami Alain Grandbois), Jean-Louis a fait des études plutôt cahoteuses à Montréal, et à Ottawa, avant de revenir dans sa ville natale pour pratiquer le journalisme dans les années particulièrement creuses de ce que l'on appelait alors la *Dépression*. C'est pendant cette période qu'il lança, avec l'aide de quelques amis, la petite revue ultra-nationaliste *Vivre* qui lui valut un procès rocambolesque pour «diffamation de caractère». Par la suite, sa collaboration à *La Nation* de Paul Bouchard ne lui laisse pas un souvenir dont il peut être fier: *«Tout pensum est triste, écrit-il (p. 128), et de*



se revoir tel qu'on était, à une époque donnée, est pénible quand on a l'âge d'être son propre grand-père. J'avais pris le train en marche et j'en étais descendu avant qu'il entrât en gare...»

L'auteur avoue qu'à ce moment-là «beaucoup de choses le gênaient: l'Espagne et l'Éthiopie, sûrement, mais aussi la conviction, chaque jour plus certaine, que le sentiment nationaliste, parce que ce n'était qu'un sentiment, était une réaction essentiellement négative. Il y a des causes nobles qui méritent d'être épousées: arracher les Canadiens français à leur pauvreté héréditaire, leur rendre la fierté d'appartenir à une culture qui, pour être différente, demeure l'un des fondements essentiels de la civilisation occidentale, leur inculquer le sens des responsabilités et le culte de la compétence justifiaient ce que j'appelais «notre nationalisme». Mais tout cela était mis en veilleuse, oublié. Si nous étions pauvres, si notre scolarité était insuffisante, notre paresse intellectuelle et notre peur de vivre n'y étaient pour rien. Les Anglais avaient tout pris et les Juifs tout volé. Notre sys-

tème d'éducation était «le meilleur au monde», nos hommes d'affaires «les plus imaginatifs», nos prêtres «les plus désintéressés», nos ouvriers enfin «les plus sobres et les mieux qualifiés». Nous étions «une race fière», mais quand même à plat ventre devant ses parvenus et un clergé omnipotent...»

Quand on cherche la petite bête dans ce texte par ailleurs soigné, figolé même par endroits, on découvre évidemment quelques erreurs et inexactitudes, sans grande conséquence, toutefois.

C'est ainsi que l'auteur (ou sa «recherchiste»?) attribue à l'Action libérale nationale des années 1935-1936 un slogan électoral qui fut celui des conservateurs de Camilien Houde aux élections provinciales de 1931: «Dehors la clique, plus vite que ça, ça presse...!» (La «clique», c'était la famille Taschereau et ses favoris).

L'annuaire (ou catalogue) contenant les noms des prêtres, évêques et communautés religieuses de la province n'était pas désigné sous le nom de *Canada apostolique*, mais bien sous celui de *Canada ecclésiastique*.

Contrairement à ce qu'affirme l'auteur, Jos E. Barnard, ami du sénateur Jacob Nicol et ancien rédacteur en chef du *Soleil* et de *L'Événement-Journal* n'était pas le cousin de sir Thomas Chapais, mais plutôt son neveu.

Enfin, Hector Fabre, fondateur de *L'Événement* en 1867, démissionna comme sénateur en 1882 pour devenir commissaire général non seulement du *Canada*, mais également du *Québec* à Paris. Il occupa ce poste jusqu'à sa mort, survenue en 1910. Jean-Louis Gagnon (ou sa «recherchiste») oublie ou ignorent que Fabre fut nommé commissaire à Paris d'abord par le gouvernement du Québec, avant de l'être par celui d'Ottawa. Dans les deux cas, le grand responsable de sa nomination fut sir Adolphe Chapeau qui, à l'été de 1882, démissionna comme premier ministre du Québec pour entrer dans le cabinet de sir John A. Macdonald.

Mais on passe l'éponge sur ces dé-



Retrouvailles de deux «mémorialistes»: le T.R.P. Georges-Henri Lévesque, O.P. (*Souvenances*) et Jean-Louis Gagnon (*Les Apostasies*). (Photo Pierre Mc Cann)

tails quand on constate que sous le regard perçant, implacable, d'un observateur aussi averti et sensible, renaît devant nous un passé qui n'est pas toujours, hélas!, agréable ou exaltant à regarder. Sans conteste, les meilleures pages de cet ouvrage attachant, qui invite à la relecture, sont celles où l'auteur évoque son enfance et son adolescence à Québec, ses années d'études à Montréal et à Ottawa, ses premières armes dans le journalisme, de même que celles où il décrit avec force détails inédits et pittoresques, les principaux personnages de la faune politique et journalistique des années '30 et '40' qu'il a connus intimement. Certains de ses «sketches» (notamment celui sur Edmond Chassé) mériteront sans doute de figurer dans une anthologie.

Définissant le journalisme à sa façon, Henri Béraud a écrit: «C'est un curieux métier où l'on passe la première moitié de sa vie à parler de ce qu'on ne connaît pas, et la seconde à taire ce que l'on sait». Déjà avancé dans la seconde moitié de sa vie, Jean-Louis Gagnon n'a pas voulu «taire ce qu'il savait», bien au contraire. Son témoignage original constitue un apport précieux à l'histoire intime de toute une époque, au Québec. Si le tome II des *Apostasies* est écrit dans cette veine, on peut anticiper plusieurs heures d'une lecture aussi captivante qu'enrichissante. □

Port de retour garanti
Bibliothèque nationale
du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6

Port payé à Montréal
Courrier de la 2^e classe
Enregistrement 1503

vient de paraître

Répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon



En 1977, la Bibliothèque nationale du Québec acquérait le fonds Claude-Henri Grignon. Romancier, pamphlétaire et auteur de textes radiophoniques et de télévision, cet écrivain de renom mérite, à juste titre, une place privilégiée dans nos lettres. Son oeuvre, qui s'étend sur près de soixante années (1912-1970) témoigne d'un attachement profond au patrimoine québécois. Elle apporte un précieux éclairage sur notre vie littéraire et politique contemporaine.

Le fonds Claude-Henri Grignon, qui représente 58 mètres de documents, comprend la bibliothèque de l'auteur (livres, journaux et revues) d'une part et ses papiers d'autre part. Seuls ses papiers font l'objet du présent répertoire. Celui-ci contient: une introduction, des notes biographiques, une description des séries et enfin, un index onomastique et un index des titres.

Le fonds se divise en dix séries: 1. Ecrits de Claude-Henri Grignon 2. Ecrits concernant Claude-Henri Grignon 3. Ecrits d'autres personnes 4. Correspondance 5. Dossiers sujets 6. Papiers personnels 7. Imprimés 8. Documents audiovisuels et iconographiques 9. Objets 10. Divers.

**Distribution gratuite aux
dépôts d'archives, bibliothèques
et chercheurs intéressés.**

Disponible en s'adressant au:
Service de l'édition
Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6